31e ANNÉE - N° 103 - PÉRIODIQUE DÉCEMBRE 1986

LA KOUMIA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1er mars 1958
14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 48-74-52-93
N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND (†)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME (†), généraux GAUTIER (†) (4e G.T.M.), LEBLANC (1er G.T.M.), BOYER de LATOUR(†) (2e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3e G.T.M.), PARLANGE (†) (4e G.T.M.), de SAINT-BON (†) (3e G.T.M.), TURNIER (2e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), colonel LUCASSEAU (†).

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), général MELLIER (†), André MARDINI.

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (†), col. Gérôme de GANAY, col. Guy de MAREUIL, col. Georges GAUTIER (†)

MEMBRES D'HONNEUR

Colonel BEL MADANI, Colonel Jean SAULAY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Marcel FAYE, Gérôme de GANAY, Mme GARRET, MM Yves HUCHARD, Michel LEONET,, Marc MERAUD, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, Maurice RAULT, Me Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Yves SALKIN, Jean WARTEL.

BUREAU

Président :	Général FEAUGAS	Tél. : 57-40-40-02
Vice-président :	Léon MERCHEZ	Tél. : (1) 42-28-31-02
Scrétaire général :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. : (1) 47-63-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	Tél. : (1) 45-53-06-49
Trésorier :	Henry MULLER	Tél. : (1) 48-47-11-42
Conseiller relations publiques	André NOEL	Tél. : (1) 47-04-99-20

SECTIONS

b) Membres de droit : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. : 88-69-62-41
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél. : 56-80-47-44
Corse :		
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. : 61-62-82-28
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. : 75-01-35-26
Nice-Côte-d'Azur :	Colonel Georges BERARD	Tél. : 93-81-43-78
Ouest :	Colonel THET	Tél. : 99-51-94-02
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. : (1) 39-51-76-68
Pays de Loire :	Capitaine de LOUVIGNY	Tél. : 41-88-28-59
Pyrénées :	Commandant GUYOMAR	Tél. : 59-02-81-09
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. : 74-84-94-95
Roussillon-Bas Languedoc :	Commandant CAMRRUBI	Tél. : 68-50-21-77
Vosges :	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél. : 29-65-76-57

Association des descendants : Cdt Georges BOYER de LATOUR Tél. : 94-76-41-26

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Commandant DALLONEAU, Capitaine de LOUVIGNY, Commandant PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-drapeau : Marcel FAYE. — **Porte-drapeau suppléant :** Georges CUBISOL.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. : (1) 48-74-52-93. — C.C.P. Paris 8813-50 V.

Cotisation annuelle : 150 F.

Pour les membres à vie, le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 130 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 3 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia. 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

Téléphone : Pour appeler Paris et la région parisienne de la province faire le 16 - 1 puis le numéro à 8 chiffres.

Réunion amicale mensuelle : chaque 3e mardi du mois, de 17 heures à 19 heures, au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Métro : Trinité.

31e ANNÉE - N° 103 - PÉRIODIQUE DÉCEMBRE 1986

LA KOUMIA

BULLETIN DE LIAISON

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - « J.O. » du 1er mars 1958
14, rue de Clichy, 75009 PARIS — Tél. : 48-74-52-93
N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-1972 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND (†)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME (†), généraux GAUTIER (†) (4e G.T.M.), LEBLANC (1er G.T.M.), BOYER de LATOUR(†) (2e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3e G.T.M.), PARLANGE (†) (4e G.T.M.), de SAINT-BON (†) (3e G.T.M.), TURNIER (2e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.), colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), colonel LUCASSEAU (†).

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), général MELLIER (†), André MARDINI.

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR

Jacques OXENAAR (†), col. Gérôme de GANAY, col. Guy de MAREUIL, col. Georges GAUTIER (†)

MEMBRES D'HONNEUR

Colonel BEL MADANI, Colonel Jean SAULAY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Marcel FAYE, Gérôme de GANAY, Mme GARRET, MM Yves HUCHARD, Michel LEONET,, Marc MERAUD, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, Maurice RAULT, Me Pierre REVEILLAUD, Jean de ROQUETTE-BUISSON, Yves SALKIN, Jean WARTEL.

BUREAU

Président :	Général FEAUGAS	Tél. : 57-40-40-02
Vice-président :	Léon MERCHEZ	Tél. : (1) 42-28-31-02
Scrétaire général :	Jean de ROQUETTE-BUISSON	Tél. : (1) 47-63-36-65
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD	Tél. : (1) 45-53-06-49
Trésorier :	Henry MULLER	Tél. : (1) 48-47-11-42
Conseiller relations publiques	André NOEL	Tél. : (1) 47-04-99-20

SECTIONS

b) Membres de droit : MM. les présidents des sections de :

Alsace-Moselle-F.F.A. :	Roger DUMONT	Tél. : 88-69-62-41
Aquitaine :	Commandant SERVOIN	Tél. : 56-80-47-44
Corse :		
Languedoc :	Commandant Pierre BRASSENS	Tél. : 61-62-82-28
Marseille :	Commandant FILHOL	Tél. : 75-01-35-26
Nice-Côte-d'Azur :	Colonel Georges BERARD	Tél. : 93-81-43-76
Ouest :	Colonel THET	Tél. : 99-51-94-02
Paris - Ile-de-France	Colonel Jean DELACOURT	Tél. : (1) 39-51-76-68
Pays de Loire :	Capitaine de LOUVIGNY	Tél. : 41-88-28-59
Pyrénées :	Commandant GUYOMAR	Tél. : 59-02-81-09
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT	Tél. : 74-84-94-95
Rousillon-Bas Languedoc :	Commandant CAMRRUBI	Tél. : 68-50-21-77
Vosges :	Lieutenant-colonel J. VIEILLOT	Tél. : 29-65-76-57

Association des descendants : Cdt Georges BOYER de LATOUR Tél. : 94-76-41-28

Commission financière : André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau : Commandant DALLONEAU, Capitaine de LOUVIGNY, Commandant PASQUIER.

Entraide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-drapeau : Marcel FAYE. — **Porte-drapeau suppléant :** Georges CUBISOL.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. : (1) 48-74-52-93. — C.C.P. Paris 8613-50 V.

Cotisation annuelle : 150 F.

Pour les membres à vie, le montant de l'abonnement au service du bulletin est fixé à 130 F.

Pour tout changement d'adresse envoyer 3 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 heures à 18 heures au siège.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia. 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

Téléphone : Pour appeler Paris et la région parisienne de la province faire le 16-1 puis le numéro à 8 chiffres.

Réunion amicale mensuelle : chaque 3e mardi du mois, de 17 heures à 19 heures, au siège : 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Métro : Trinité.

SOMMAIRE

LE MOT DU PRESIDENT 3

LE MOT DU TRESORIER 4

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA :

— Procès-verbal de la réunion du 20 octobre 1986 6

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS :

— Procès-verbal de la réunion du 20 octobre 1986 9

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA :

— Demande de candidatures 12

— Prochaine réunion 12

ACTIVITES DE LA KOUMIA 13

VIE DES SECTIONS :

Aquitaine 15

— Vosges et Alsace (F.F.A.) 16

— Marseille 17

— Rhône-Alpes 18

— Pays de Loire 20

— Paris - Ile-de-France 20

MONTSOREAU :

— Dons au Musée 21

— Dons à la Koumia 22

CARNET :

— Naissances 23

— Mariages 23

— Décès 24

— Promotions - Nominations - Prix 24

IN MEMORIAM :

— Colonel André Guignot 25

— Adjudant-chef Ferrandis Salvador 26

ARTICLES DIVERS :

— La commémoration au Maroc des combats du Saghro (Jean Saulay) 27

— Au pays des goumiers (suite), Berthe-Agnès Vandal 29

— Mon séjour au Maroc (suite) capitaine Isidore Lelong 33

— Dans le Haut Draa, juifs et chrétiens d'autrefois (fin) Pierre Azam 36

— Une journée d'un officer des Affaires indigènes au Maroc Guy de Mareuil 42

— Mes deux années au service du 58e Goum (fin) Pierre-François Ezio 44

— La bataille du Teghim avec les yeux d'un enfant de treize ans recueilli par Paul Luciani (extrait de « Nice-Matin ») 47

LE COIN DES POETES :

— Pour l'amour d'une Gitane docteur Henri Dupuch 50

BIBLIORAPHIE :

— Notre époque vue par Michel Coanet et Claude Paillat : « Le Précédent » de Michel Coanet (extrait de « L'Action familiale et scolaire ») 51

— Œuvres de Claude Paillat général Lecomte 52

— Jean Maisonneuve, Charles de Foucauld, « Esquisses sahariennes », Pierre Grenaud 53

— Jean Saulay : « Le Glaoui » Pierre Grenaud 53

— Tom Clancy : « Octobre Rouge » Pierre Grenaud 54

— Jean-Edern Hallier : « L'Evangile du Fou » Pierre Grenaud 55

— Jean-Marcel Humbert et Lionel Demarche : « Muséoguide », les 133 musées de l'armée 56

— « Prodiges de l'irrigation au Maroc » Pierre Préfol 57

AVIS DIVERS :

— Appel du président 58

— Appel à la souscription du tome II de « L'Histoire des Goums » 59

— Recherches de photographies du Moussem d'El Mers 59

— Demande de renseignements et photos 59

— Information sur le Musée de l'Armée 60

— Conférences de la Rahla 60

— Un monument commémoratif oublié ! 60

LE MOT DU PRÉSIDENT

Ce bulletin, le dernier de 1986, vous parviendra durant la période des réunions familiales au cours desquelles chacun échange des vœux de bonne année avec son entourage.

Il sera dans vos foyers le témoignage pour vous et les vôtres de la vitalité et de la fidélité de la grande famille que constitue notre association.

Il vous apportera mes vœux les plus chaleureux pour tous et pour chacun de vous, avec mes regrets de n'avoir pas fait davantage pour donner à la Koumia l'élan que nous avions souhaité lui voir prendre.

Les membres du bureau et vos administrateurs, dont je ne puis que louer l'inlassable dévouement, sont prêts à faire plus et mieux en 1987, si chacun de vous veut bien les y aider par ses critiques et ses suggestions, mais aussi par son ouverture aux autres et tout particulièrement à nos « descendants » qui sont déjà plus de 400, alors que nous venons nous-mêmes de dépasser enfin l'effectif de 1.200.

Ne nous laissons pas glisser dans les vaines « querelles de clochers », serrons les coudes et aidons nos jeunes pour qu'en 1987 nous fassions de nos associations unies, une KOUMIA enviée pour sa cohésion, son dynamisme et son efficacité dans la continuité.

« Que l'ancien serve l'actuel » comme le prescrit un dicton chinois, ayant toujours à l'esprit cette maxime du maréchal FOCH : « Ne plus savoir risquer, c'est cesser d'être un chef. »

TOUS ENSEMBLE, chacun à sa place, nous continuerons de risquer, et la KOUMIA, toutes générations confondues, ne cessera pas d'aller de l'avant. ZIDOU L'GOUDDEM.

Général FEAUGAS.

LE MOT DU TRÉSORIER

Après les vœux du président, permettez-moi de vous adresser les miens. Que l'année 1987 nous apporte à tous la santé, le reste ira bien.

Je remercie tous ceux qui ont bien voulu user de patience avec un « Bou Sendouk » réclamant une cotisation déjà payée. Je remercie particulièrement ceux qui ont déjà réglé **la cotisation 1987. Elle est, je vous le rappelle, portée à 150 F dont 130 F pour le service du bulletin (annuaire compris).**

Cette augmentation est doublement justifiée. D'une part notre bulletin est très fourni, il revient pour quatre numéros à plus de 100.000 F (port compris). Les frais de montage (dactylographie, etc.) ne sont pas comptabilisés dans cette rubrique. D'autre part, en 1987, il y aura un numéro supplémentaire. Notre ami, le colonel Delacourt, président de la section de l'Ile-de-France, met la dernière main sur un nouvel annuaire. Nous espérons le remettre à l'impression de telle façon qu'il vous parvienne au début de l'année 1987, il portera un numéro bis afin de ne pas déranger notre numérotation normale.

Vous avez remarqué que le n° 102 vous est parvenu avec une nouvelle étiquette. Ses cadres vieillissant, il était urgent que la Koumia se modernise afin de pouvoir continuer à assurer les différents services que vous attendez de votre association. Vous voudrez bien nous signaler toute erreur dans votre adresse en nous renvoyant la dernière étiquette. Par la suite toute demande de rectification *coutera 5 F* et *aucun changement* ne sera effectué si cette condition n'est pas remplie.

Je voudrais aussi vous rappeler quelques vieilles règles afin de nous permettre de mieux vous être agréable. Un seul sujet par feuille : carnet, décoration, récits, poèmes, cotisations et commandes ; nous avons chacun notre domaine et la répartition de vos correspondances sera plus facile, chaque membre du

bureau recevant ce qui le concerne. Ne dites pas que vous avez vieilli, car nous n'avons pas rajeuni.

Enfin nous avons toujours à votre disposition :

— Insigne « Koumia » grand modèle plaqué or	120 F
— Insigne « Koumia » moyen modèle plaqué or	100 F
— Insigne « Koumia » grand modèle	20 F
— Insigne « Koumia » moyen modèle	15 F
— Insigne « Koumia » boutonnière	5 F
— Porte-clé « Koumia »	15 F
— Enveloppe avec 4 cartes postales « Goumier »	20 F
— Calots tradition (58 et 59 seulement)	140 F
— Prière du goumier	5 F
— « Homme de guerre » du général Guillaume	60 F
— « La longue route des tabors » de Jacques Augarde ..	75 F
— « Maréchal Juin », du général Chambe	85 F
— Cassette « Chant des tabors »	30 F
— Foulards	420 F

Vous voudrez bien tenir compte des frais postaux, surtout quand vous faites une commande urgente. Merci. Et à bientôt.

R. MULLER.



CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA

Procès-verbal de la réunion du lundi 20 octobre 1986

Etaient présents : MM. le général Feaugas, président ; Jean de Roquette-Buisson, secrétaire général ; Mme Brault ; MM. Boyer de Latour, Huchard, Méraud, Muller, Noël, Rault, Reveillaud, de Ganay, Salkin, Merchez, Faye, Delacourt, président de la section de Paris - Ile-de-France, Dumont, président de la section Alsace, Michel Pasquier.

Etaient excusés : le général Leblanc, MM. Léonet, de Chaunac, Pasquier, ainsi que les présidents de sections Thet (Ouest), Guyomar (Pyrénées), Servoin (Aquitaine), Vieillot (Vosges).

La séance est ouverte à 17 h 30, au cercle Napoléon à Paris, par le général Feaugas qui fait observer une minute de silence à la mémoire des adhérents et membres de leur famille qui, au nombre de huit, sont décédés depuis l'assemblée générale de juin et remercie le directeur du cercle Napoléon de nous accueillir une fois de plus dans ses locaux récemment refaits.

SITUATION DE L'ASSOCIATION

Le président signale que l'effectif atteint 1.205 adhérents dont 141 ne donnent pas signe de vie depuis deux ans, auxquels M. Muller, notre trésorier, a envoyé une relance. Il n'a reçu que 41 réponses.

Avoir :

— 1985 : 555.879 F ; 1986 : 532.250 F.

La cotisation est de 150 F, elle se décompose en :

— 20 F correspondant à l'adhésion ;
— 130 F correspondant au bulletin + l'annuaire.

Il a été convenu que le nouvel annuaire sera adressé avec un prochain bulletin.

L'assemblée générale n'a coûté qu'environ 1.000 F à la Koumia, grâce au dévouement des organisateurs auxquels le président renouvelle ses remerciements.

Les bourses

Il est accordé à :

— M. Setti, qui part pour le service militaire, pour Noël	1.000 F
— M. Castanier, inapte au service militaire, qui continue ses études ..	12.000 F
— Aux deux Marocains dont s'occupe notre ami M. Guidon	13.000 F
Soit un total de	26.500 F

« Histoire des Goums »

« L'Histoire des Goums » tome I a reçu le prix de l'Académie de Bordeaux.

Le président avait espéré que nous aurions pu sortir le tome II pour Noël, ce qui s'avère impossible. Il sortira au cours de l'année 1987.

Pour la réalisation de ce tome, le général Salkin demande des photos de certaines personnalités et de certains pays : (Parlange, Pantalacci, Corse, Sicile, Allemagne...).

Il sera inclus un chapitre sur la vie d'un goum en temps de paix.

Le colonel de Ganay demande que ne soit relaté dans ce deuxième tome que des faits sans interprétation ni commentaire. Le président lui fait observer que l'auteur, le général Salkin, est titulaire d'un doctorat d'histoire et que de ce fait il a traité le sujet en historien. Il lui rappelle enfin que dans l'assemblée générale de Toulouse, la Koumia a précisé qu'elle laissait aux auteurs des articles parus dans son bulletin, la responsabilité de leurs écrits, souhaitant ainsi éviter toute polémique publique.

Rapatriement des corps des tués d'Indochine

Il a été identifié environ 27.000 corps.

Notre président nous informe qu'à la Nécropole de Fréjus sera construit un mur sur lequel seront gravés tous les noms des tués en Indochine.

Pour tout renseignement concernant le rapatriement des corps, il faut s'adresser au :

SERVICE DE RESTITUTION DES CORPS
Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants
Tél. : (16-1) 48-76-11-35 - Poste 23.42.

Vie des sections

— En Corse : Il a été proposé M. Antoine Agostini, comme président.

— En Aquitaine : les membres de la section se sont retrouvés à Mussidan, ils étaient soixante-dix-huit.

— Dans les Vosges-Alsace : ils se sont retrouvés à Kaysersberg, village où trois goumiers sont enterrés. Ils ont été très touchés de la reconnaissance des habitants de ce village, qui a été libéré par des goumiers.

Le président demande aux présidents de sections de faire connaître toute personne en difficultés, aussi bien sur le plan financier, qu'administratif.

Il sera fait état dans le bulletin des formalités à accomplir lors d'un décès d'un ancien militaire.

Fondation Koumia-Montsoreau

La situation financière est correcte.

La prochaine réunion de la Fondation aura lieu le 28 novembre 1986 à 15 heures au château de Montsoreau.

Congrès du 13 et 14 juin 1987

Il se tiendra à Périgueux. Il commencera par l'assemblée générale à 15 heures à la salle des fêtes de Périgueux, prêtée gratuitement par le député-maire M. Yves Guéna.

Le dîner du samedi soir aura lieu au « Brantôme », complexe hôtelier à quelques kilomètres de Périgueux.

Le dimanche, la messe à la cathédrale St-Front sera célébrée par Mgr Patria, évêque de Périgueux. Puis déjeuner campagnard dans le parc du Brantôme.

Question diverses

Les foulards ont été commandés ; 20 foulards bordeaux et 20 verts. Ils sont désormais vendus au prix de 400 francs.

Nous recherchons des insignes du 1er G.T.M., pour un collectionneur.

Voyages au Maroc. — Projet d'organiser des voyages avec des itinéraires à la demande. Notre ami Ferrié nous a communiqué l'adresse d'une agence qui organise ce type de voyage : ARTS ET VIE, rue des Favorites, 75015 Paris ; demander Mme Schwartz.

Les voyages seraient de 50 personnes maximum.

Après avoir donné des nouvelles de Mme Léonet, à laquelle il adresse ses vœux de rétablissement au nom du bureau, le général Feaugas fait un tour de table.

M. Delacourt précise que la salle du cercle Napoléon a été retenue pour le 10 février 1987 en vue du prochain conseil d'administration.

Le conseil d'administration se tiendra en commun avec celui des descendants. L'ordre du jour en sera mis au point par le secrétaire général de chacune des associations.

M. Muller propose de faire un petit dépliant expliquant la signification des mots : Tabors, Goum, G.T.M., à l'usage du grand public.

M. Huchard demande des photos du Maroc antérieures à 1906, pour la salle du musée réservée à « l'Œuvre de la France au Maroc ».

M. Mérault informe que l'on va rééditer la prière des goums, qui sera vendue au prix de 5 francs.

Après le tour de table, la séance est levée à 19 h 15.

Liste des camarades décédés

MM. Guignot, Montoussé, Pernoux, Georges, Gilles, Pantagaine, Baudot, Mme Mirabeau.

Général FEAUGAS,
président de la Koumia.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS

Procès-verbal de la réunion du lundi 20 octobre 1986

La réunion du conseil d'administration qui devait initialement se tenir le 21 octobre 1986 s'est tenue le lundi 20 octobre pour éviter aux membres du conseil les perturbations provoquées par une grève des transports en commun.

Les administrateurs régulièrement convoqués se sont donc retrouvés, 1, place Baudoyer à Paris, dans le cercle, rénové, des officiers de la Gendarmerie.

Etaient présents : Georges Boyer de Latour, Jean-Francis Carrère, Robert Coudry, Florence Espeisse, Antoinette-Marie Guignot, Simone Labataille, Jacqueline Maurer, Jacques Pasquier, Michel Pasquier.

Absents excusés ayant donné leur pouvoir : Jean Bertiaux, Cyril Villerbu.

Absent : Hubert Chanoine.

Invités par le général Feaugas, président de la Koumia, les membres du conseil de l'Association des descendants ont assisté au conseil d'administration de la Koumia. Ils ont ensuite abordé l'étude des points inscrits à leur ordre du jour.

Le procès-verbal de la Koumia rendra compte de l'étude des points de l'ordre du jour traités par le général Feaugas et les administrateurs.

En tenant cette première réunion commune, les membres du conseil d'administration de la Koumia et ceux des descendants ont marqué leur volonté de s'engager progressivement dans la voie d'un rapprochement des deux associations. Le contact étroit ainsi établi avec les anciens devrait permettre aux descendants de prendre conscience des problèmes humains, administratifs, juridiques et matériels que pose la prise en charge du patrimoine important de la Koumia et de la Fondation du musée de Montsoreau.

Auditeurs attentifs, les descendants ont pris note de la réussite matérielle de la dernière assemblée générale de Montsoreau qui, grâce à la compétence des organisateurs et au travail fourni, a équilibré son budget, à la satisfaction du trésorier de la Koumia qui n'a eu aucun débours à effectuer pour compenser des pertes.

Il serait très utile que les organisateurs expérimentés de la Koumia rédigent une fiche complète d'organisation d'une assemblée générale, en exposant tous les problèmes à résoudre et les solutions adoptées.

Mme Brault-Chanoine, chargée du règlement des questions sociales, a exposé le programme d'aide sociale de la Koumia en faveur des descendants et d'étu-

diants marocains. Ce domaine de l'action sociale en faveur des jeunes doit particulièrement retenir l'attention des descendants.

En ce qui concerne le montant de la cotisation et le coût de l'abonnement au bulletin « Koumia » pour 1987 il est pris note du montant total de 150 francs décidé par les administrateurs de la Koumia.

Les descendants ont aussi pu prendre conscience des divergences d'interprétation et des critiques qu'entraîne la lecture du premier tome de **l'Histoire des Goums marocains.** Les réactions des acteurs contemporains de cette histoire vécue non seulement physiquement, mais d'une manière affective, souvent chargée de passion, font apparaître les divergences d'interprétation et les critiques que peut faire naître la lecture forcément subjective des commentaires ou la présentation des faits.

La prochaine assemblée générale se tiendra les 13 et 14 juin 1987 à Périgueux.

Christian Soubrié, président de la section des descendants de l'Aquitaine, s'est proposé de participer à l'organisation de cette assemblée générale. Ainsi pourra se concrétiser la volonté de collaboration, à une œuvre commune, des ascendants et des descendants.

Une aide matérielle de l'Association des descendants pourra être apportée à Christian Soubrié pour lui faciliter la tâche.

La Fondation Koumia-Montsoreau doit faire l'objet d'une attention particulière quant aux problèmes que posent le fonctionnement du Musée des Goums et les relations officielles qui doivent s'établir avec les autorités civiles et militaires locales. Michel Pasquier, déjà trésorier de l'Association des descendants, va prendre en charge, en 1987, les fonctions de trésorier de la Fondation. M. Muller restera son adjoint.

Tous les points de l'ordre du jour du conseil d'administration de la Koumia ayant été traités, le général Feaugas passe la parole au président des descendants.

Le temps restant disponible étant assez court, le président rappelle que tous les sociétaires ont pu prendre connaissance du compte rendu de l'assemblée générale du 7 juin paru dans le bulletin n° 101 de juillet 1986.

En ce qui concerne la vie de l'Association et les projets pour 1987, il faut poursuivre l'action entreprise :

- rassembler les descendants ;
- obtenir qu'ils participent de plus en plus, tant au niveau national que local, à l'organisation des réunions organisées par la Koumia ;
- continuer l'action fraternelle de rapprochement amical entre les descendants français et les jeunes marocains.

Pour 1987 le montant annuel de la cotisation et de l'abonnement au bulletin est fixé à 150 francs.

Le programme du fichier informatisé des descendants est au point. Il reste à saisir un certain nombre de fiches pour en terminer la constitution, Robert Coudry présente un listing contenant les différentes présentations, des renseignements contenus dans le fichier.

Le général Feaugas indique que le conseil de la Koumia attendra la mise au point définitive du logiciel du fichier d'édition des listings, pour éventuellement informatiser le fichier des membres de la Koumia.

Le président des descendants est heureux de faire part de la promotion de Robert Coudry, capitaine de réserve, comme chevalier de l'ordre national du Mérite au titre des officiers de réserve. A sa demande cette distinction lui sera remise officiellement par le président des descendants lors de la prochaine assemblée générale qui se tiendra le 13 juin 1987 à Périgueux.

Le général Feaugas passe la parole à chaque sociétaire présent. Les descendants sont invités à soumettre leurs suggestions ou observations.

Le président des descendants fait part au général Feaugas des problèmes administratifs et juridiques qu'il faudra résoudre pour concrétiser dans l'avenir le projet de fusion éventuelle des associations.

Le tour de table terminé et plus personne ne souhaitant prendre la parole, le président clot le conseil.

Au nom des membres du conseil d'administration, le président des descendants est heureux de présenter à tous les sociétaires ses meilleurs vœux de bonheur, de santé et de réussite pour l'année 1987.

Autres sociétaires présents au dîner du 20 octobre 1986 :

Régine Pasquier, Denise Lopez, Georges Maurer, M. et Mme Ecorcheville (née Guignot), Pierre-Marie et Geneviève Rousseau (née Feaugas), le général et Mme Abadié (née Carrère), M. et Mme Dethomas (née Guignot), Camille Chanoine (née Guignot), Annick Schaefler (née Réveillaud), Joceyne Rouyer (née Muller).

Georges BOYER de LATOUR du MOULIN,
président.



CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA

Demande de candidatures

Le conseil d'administration de la Koumia devant être renouvelé en totalité, les candidatures seront envoyées au secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 Paris, **avant le 1er février 1987.**

Prochaine réunion

Le conseil d'administration de la Koumia et le conseil d'administration de l'Association des descendants se réuniront le

MARDI 10 FEVRIER 1987 A 17 h 30

au Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, 75004 Paris
(Métro : Hôtel-de-Ville)

La réunion du conseil sera suivie d'un apéritif à 19 heures et, à 20 heures, du traditionnel dîner, auquel il vous est demandé de vous faire inscrire le plus tôt que vous pouvez, au plus tard le **19 janvier 1987,** en utilisant le bulletin ci-dessous.

IMPORTANT

Cette invitation ne s'adresse pas aux seuls administrateurs et présidents de sections, mais à tous les membres de la Koumia et des descendants et à leurs épouses, de la section de Paris - Ile-de-France en particulier, dont ce dîner est l'occasion d'une des deux réunions de section chaque année, ainsi qu'à ceux de province qui, de passage à Paris pourraient saisir là une agréable occasion de contact entre sections.

BULLETIN D'INSCRIPTION AU DINER DU MARDI 10 FEVRIER 1987 A PARTIR DE 19 HEURES

Cercle Napoléon, 1, place Baudoyer, 75004 Paris (Métro : Hôtel-de-ville)

M. Mme, Mlle : .....

Adresse : .....

.....

Participera au dîner, accompagné (e) de ..... personnes.

Ci-joint, sa participation, soit : 150 F × ..... = ... F.

(Sous forme de chèque bancaire ou C.C.P., adressé au trésorier de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris, **pour le 19 janvier 1987 terme de rigueur).**

A ....., le ..... 198..

Signature :

ACTIVITÉS DE LA KOUMIA

Anniversaire de la bataille de la Marne

Le 27 septembre 1986 a été célébrée dans la chapelle de l'Ecole militaire, une messe anniversaire pour la bataille de la Marne et un hommage particulier a été rendu devant la statue du maréchal Joffre, grand vainqueur de cette bataille.

Dans son allocution, le professeur Lépine (conseiller de Paris) a rappelé les grandes qualités d'ingénieur du maréchal, déployées tant au Tonkin, Soudan et Madagascar, et qui, par une remarquable manœuvre, remporta la victoire de la Marne.

La Koumia était représentée par notre vice-président Merchez, le colonel Louis et le porte-drapeau Faye.

Fête des parachutistes

Le 27 septembre 1986, fête des parachutistes. Une messe a été célébrée aux Invalides et fut suivie, à 18 h 30, d'un dépôt de gerbe sur la tombe du soldat inconnu. Cette cérémonie du souvenir a été précédée d'un très important défilé sur les champs Elysées, composé d'anciens paras auxquels s'étaient joints des anciens combattants.

La Koumia était représentée par notre vice-président Merchez, MM Noël et Cubisol.

Rapatriement des corps des tués

Le 11 octobre 1986, le colonel Delacourt, président de la section de Paris, a représenté la Koumia aux cérémonies organisées pour le rapatriement des corps des militaires tués en Indochine, et présidée par le président de la République.

Messe à la mémoire du colonel Guignot

Une messe à la mémoire du colonel Guignot, ancien président de la section Ouest, a été célébrée le mercredi 22 octobre 1986, en la chapelle de l'Ecole militaire à Paris.

Une délégation importante de la Koumia, avec drapeau, conduite par le général Feaugas assistait à cette cérémonie.

Anniversaire

Le jeudi 16 octobre 1986, le président de la section de Paris, Jean Delacourt, et le trésorier général, Henri Muller, ont assisté à l'Arc de Triomphe de l'Etoile à la cérémonie organisée à l'occasion du 9e anniversaire de l'inhumation, à Notre-Dame-de-Lorette, du soldat inconnu mort pour la France en Afrique du Nord, par les anciens combattants d'Algérie, Tunisie et du Maroc (Association des combattants de l'Union française, la Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre et combattants d'Algérie - Tunisie - Maroc, l'Union nationale des combattants).

Cérémonie des obsèques de Mme la générale Guillaume

Mme la générale Guillaume fut inhumée à Guillestre le 15 novembre 1986. Elle repose auprès de son mari, le général d'armée Augustin Guillaume. La messe des funérailles fut dite par son neveu, M. l'abbé Cler, en présence de M. le maire de Guillestre et du conseil municipal, de Mme le sous-préfet, de M. le conseiller général avec une délégation du Conseil, du lieutenant-colonel adjoint au chef de corps du 4e Chasseurs, du colonel et Mme Magnenot — le colonel Magnenot, président de la section Rhône-Alpes, représentant le général Feaugas - du commandant Filhol, président de la section de Marseille et de Mme Filhol, du lieutenant-colonel Alby, de la section du Languedoc et Mme Alby, d'une délégation d'officiers et sous-officiers de la subdivision de Gap, d'une délégation importante des officiers de réserve en tenue, du président et des membres de la Société d'études des Hautes-Alpes, et d'une assistance nombreuse.

Après l'allocution de M. le maire soulignant le rôle qu'avait tenu Mme Guillaume auprès de la population alors que le général était maire de 1959 à 1971, une gerbe de la Koumia fut déposée sur sa tombe. Le colonel Magnenot présenta ,au nom de la Koumia, ses condoléances à Mlle Françoise Guillaume, en y associant le très respectueux souvenir que les anciens des goums marocains gardent du général Guillaume.

MESSE A LA MEMOIRE DE Mme LA GENERALE GUILLAUME

Une messe à la mémoire de Mme la générale Guillaume a été célébrée le 18 novembre 1986, en l'église Saint-Louis-des-Invalides.

Une délégation importante de la Koumia, conduite par le général Feaugas, président de l'association assistait à ces cérémonies.

VIE DES SECTIONS

Aquitaine

REUNION DU 12 OCTOBRE 1986

C'est par un temps magnifique que la section Aquitaine, sous la présidence du général Feaugas, s'est réunie au « Restaurant de l'Isle » à Benévent, près de Montpon Ménestérol.

Soixante-dix-huit participants dont sept descendants — vingt-huit membres excusés — sans réponse vingt-cinq.

Au cours de la réunion, le président de la section remercie, en particulier, les ressortissants de la Vienne, Haute-Vienne, Charente-Maritime, toujours assidus malgré l'éloignement de leur domicile et salue avec plaisir les camarades des sections sœurs : Pasquier, Muller, Decomble.

De nombreux messages de sympathie ont été envoyés par des adhérents retenus pour des raisons diverses et hélas, aussi trop souvent, de maladie. — Des vœux de rapide guérison et de bonne convalescence sont formulés aux : colonel Tesmoingt, Mmes Cunibile, Garuz, Gonin, Jean-Albert, et aux amis Brangier, Fenêtre, Ratel, Voinot Victor, et à Gerbier pris d'un malaise la veille de la réunion.

Les points suivants ont été ensuite commentés :

— **Effectifs** : en progression constante : 78.

— **Finances** : très satisfaisantes grâce aux dons divers et aux loteries.

— **Aide aux anciens goumiers** : trois colis ont été expédiés fin septembre, d'autres suivront bientôt. Les frais payés à l'arrivée, sans doute de dédouanement, sont assez élevés. Toutefois nos vétérans sont toujours d'accord — les douanes seront contactées afin que ces frais supplémentaires soient supportés par la section.

— **Assemblée générale de la Koumia** : elle se tiendra à Périgueux. En très bonne voie de réalisation, les horaires et grandes lignes du programme sont arrêtés.

⁂

La séance levée, les convives, après avoir dégusté le punch cardinal, attaquèrent avec appétit, entrain et gaité l'excellent déjeuner qui les attendait.

Entre la poire bordelaise et le champagne, le général traita les questions d'actualité de la Koumia : deuxième tome de **L'Histoire des Goums** dans le courant 1987, annuaire ; timbre à l'effigie des goums marocains ; rapatriement des militaires tombés en Indochine. Il s'est réjoui par ailleurs de la présence réconfortante de nombreux descendants. Il remit ensuite l'insigne de la Koumia à deux nouveaux amis : Rolland Cazenave et Pierre Guillaume.

Après le triple hourra poussé en l'honneur de la Koumia, les participants se donnèrent rendez-vous les 13 et 14 juin 1987 « Inch'Allah ».

Etaient présents : général Feaugas et Mme, Arzeno et Mme, Cadot et Mme, Cazenave R. et Mme et une invitée, Castanier et Mme, Charpentier et deux invités, Conchon et Mme, Cunibile, Decomble et Mme, E. Dubois, M. Guillaume, P. Guillaume, Giraud et Mme, Florentin et Mme, Jolivet et Mme et une invitée, Joseph et Mme, Lamothe et un invité, Lang et Mme, Maignon et Mme, Muller, Pasquier et Mme, Ponse, Poirault et Mme, Servoin et Mme, Soubrié et Mme, Tenaillon et Mme, Toussaint et Mme, Mme Troussard, Viault.

Invités (anciens A.F.N. et C.E.F.) : Adam et Mme, Ballegos et Mme, Mlle Boucaud, Bouant et Mme, Mlle Lando, Meyer et Mme, Mme Moreaux.

Etaient excusés : E. Aubert, Brangier, Cano, Chauvel, Mme Ducruc, Niox, Dumollard, Durand-des-Granges, Fenêtre, Mme Fournier-Pantalacci, Garuz, Gerbier, Gonin, Griffet, Guimberteaux, Guyardeaux, Jean-Albert, Hébert, Mme P. Hubert, Labarrère, Mauriac, Mounier, Paradge, Ratel, Roy, Tesmoingt, J. Voinot, V. Voinot, Veyssière.

Descendants (étaient présents) : C. Soubrié et Mme, Ph. Poirault et Mme, Mlle M.-L. Ponse, Mlle V. Servoin et sept invités, P. Troussard.

Etaient excusés : Barilari, Bureaux, Picard.

H. SERVOIN.

Vosges et Alsace (F.F.A.)

Samedi matin, 18 octobre 1986, l'Amicale des anciens des Goums marocains « La Koumia » section Alsace s'est retrouvée à Kaysersberg pour sa rencontre annuelle et son assemblée générale.

Aussi n'est-ce pas sans émotion que s'y sont retrouvés les anciens goumiers venus des Vosges, avec le président interdépartemental le lieutenant-colonel Vieillot, d'Alsace, de Moselle et des F.F.A, avec Roger Dumont. Ils étaient une quarantaine, de Kaysersberg. Le président national, le général Feaugas, était également parmi eux, et le colonel Vieillot en dit sa joie dans la salle du Badhus en ouvrant les débats de l'assemblée générale.

Le détail fut fait sur les anciens goumiers résidant dans les divers départements. Il évoqua aussi la préparation du second tome de **l'Histoire des Goums.** Un nouvel annuaire verra le jour et un autre projet est également à l'étude, celui de réaliser un timbre à l'effigie des goums, en accord avec le ministère des P.T.T. et l'ambassade du Maroc. Une information fut apportée en ce qui concerne le rapatriement des corps des tués en Indochine. Les familles intéressées pourront prendre tout renseignement au service de restitution des corps — Secrétariat des Anciens Combattants à Paris. Avant de clore l'assemblée générale, le général Feaugas demanda une minute de silence en mémoire des deux membres décédés depuis la dernière assemblée générale.

En cortège, précédés de l'adjudant-chef Lombard portant le fanion du 10e Tabor en tenue traditionnelle du goum, la djellaba, ils rejoignirent l'église près de laquelle les attendaient M. Bund, maire, M. Paul Ritzenthaler, adjoint, M. Gérard Blanck, conseiller municipal, les délégations patriotiques de l'U.N.C., des déportés et internés, des S.O.R. avec les présidents M. Jaeglé, M. Jean Bentzinger, M. Martin Florence avec les drapeaux, l'adjudant Rouillon, commandant la brigade de gendarmerie locale, M. Abraham, secrétaire général de mairie et les musiciens du Cercle sportif Saint-Aloyse, qui, dans le petit cimetière militaire, firent retentir la sonnerie aux morts, tandis que le général Feaugas et le maire déposaient une gerbe en mémoire de leurs anciens camarades et se recueillaient devant les tombes des anciens goumiers.

C'est ensuite dans la salle d'honneur de la mairie que le maire les reçut en se disant heureux de pouvoir les saluer ; il rappela avec beaucoup d'émotion l'hommage dû aux unités ayant combattu dans la fraternité d'armes. Le maire rappela également l'attribution de la croix de guerre à la ville avec étoile de vermeil pour citation à l'ordre du corps d'armée. Pour conclure il rappela la parole d'Albert Schweitzer : « Les cimetières sont les meilleurs sermons pour la paix. »

Le général Feaugas redit sa reconnaissance toute particulière pour les corps des anciens goumiers qui resteront là dans cette ville où ils sont tombés et il établit un parallèle avec le Dr Schweitzer qui lui aussi alla œuvrer loin de son pays pour le bien de ses semblables. Ce double exemple symbolise la ville de Kaysersberg, devait-il dire, avant de remettre en signe de reconnaissance au maire l'insigne de vermeil et de signer le livre d'or de la ville. Ils furent invités ensuite au vin d'honneur avant de se rendre, en compagnie du général Aubier qui était le 9e Tabor en Indochine, au restaurant de l'« Arbre-Vert ».

A 16 heures, ils visitèrent la ville plus en détail avant de se séparer jusqu'aux prochaines réunions, dont l'assemblée générale nationale, qui aura lieu les 13 et 14 juin 1987 à Périgueux.

(Extrait des **Dernières Nouvelles d'Alsace,**
du 19 octobre 1986).

Marseille

REUNION DU 26 OCTOBRE 1986 A ROQUEFAVOUR

Nous n'étions qu'une quarantaine, dimanche 26 octobre, pour participer à la brève cérémonie organisée à la Nécropole militaire de Luynes, près d'Aix-en-Provence, pour honorer nos camarades goumiers qui y sont inhumés.

A 11 h 30, une gerbe de fleurs était déposée par le colonel Verlet et le président Filhol dans une partie du cimetière où sont réunis les plus nombreux de ceux que nous voulions honorer.

Après avoir observé une minute de recueillement en souvenir des disparus, les participants se sont rendus au « Moulin de Roquefavour », pour y prendre le repas qui avait été préparé à leur intention, à la diligence du commandant Merlin.

Le président Filhol prenait la parole pour saluer et remercier les présents, fait état des excuses adressées par de nombreux camarades qui, pour diverses raisons n'ont pu assister à la réunion et déplore la négligence de ceux qui ne donnent aucun signe de vie.

La comparaison entre la liste des présents et celle des excusés montrera combien il est difficile désormais de réunir un nombre important de camarades. Le temps est loin où la section de Marseille rassemblait à chaque occasion une centaine de participants. Hélas, l'âge, la maladie et peut-être aussi le manque d'intérêt de certains font que nos assemblées sont de plus en plus squelettiques. Cela est bien triste.

Heureusement, ceux qui étaient présents et qui sont naturellement les plus fidèles n'ont pas manqué de marquer leur satisfaction de se retrouver et l'ambiance qui a régné pendant le repas a été, comme à l'habitude, chaude et très fraternelle.

Tard, dans l'après-midi, la dislocation a eu lieu, non sans que date ait été prise pour le 1er mars 1987 de nouvelles retrouvailles, avec peut-être, à partir d'Avignon un repas-croisière sur le Rhône.

Etaient présents : Béra et Mme, Brian et Mme, Brion et une invitée, Busi et Mme, Dubarry et Mme, Dubus et Mme, Duhoo et Mme, Filhol et Mme, Honoré, Lasserre et Mme, Lejard et Mme, Merlin et Mme, Mme Neigel, Paniagua et une

invitée, Mme Para, Pelabeuf et Mme, Plisson et Mme, Potier, Setti et Mme, Sirvent et deux invités, Thouvenin et deux invités, Verlet et Mme.

Le commandant Mansuy présent à Luynes n'avait pas pu rester au repas.

S'étaient excusés : Angelier, Bailly, Barbrize, Bertany, Blanchard, Bonfils, Brines, Caron, Chaumaz, Chevrot, Chollet, Cros, Dallier, Mme Desbrosses, Desrieux, Donato, Mme Feniou, Ferré, Fouvet, Franceschi, Gaillard, Galline, Gérin, Goule, Gourbin, Hoock, Jaolszinsky, Korthals, Larrousse, Lavoignat, Dr Léger, Loiseau, Menet, Mme Ocamica, Pataine, Mme Rey, Ruel, Mme Rommeins, Sarrazin, Wartel.

Le général de Chilly et Mme de Chilly, qui venaient d'être affectés par le décès de Mme de Chilly, mère, n'ont évidemment pas pu être des nôtres.

Parmi les descendants : Setti était présent ; excusés : Bedet, Berthouin, Bessan, de Tonnac, Dubus, Mme Glibert.

INFORMATIONS

— Busi, porte-fanion de la section, a été invité à représenter la Koumia à la cérémonie organisée par les anciens de la 1re D.B., le 18 octobre 1986, pour l'inauguration d'une stèle à la mémoire du colonel Rousset, de la 1re D.B., tombé au cours des combats d'août 1944, entre Septèmes et Saint-Antoine, au nord de Marseille.

— Nos amis Bonachera, de Valensole, font part de la naissance de leur 11e petit-enfant, Romain, le 29 octobre dernier, au foyer de leur fille, le docteur Marie-France Bourrilhon.

Rhône-Alpes

RECEPTION DE M. JEAN BOULET DANS L'ORDRE NATIONAL DE LA LEGION D'HONNEUR

Saint-Egrève, 1er novembre 1986

ALLOCUTION DU COLONEL SAULAY

Accueillir un nouveau légionnaire dans les rangs de nos cohortes est toujours pour celui qui ouvre le ban des anciens à celui qui vient d'être promu, un honneur exceptionnel. Je suis d'autant plus sensible à celui qui m'est fait aujourd'hui, qu'il se double d'une grande joie. Jean Boulet en effet s'est toujours trouvé à mes côtés durant toute ma carrière dans les goums marocains en guerre, en France en 1944-1945, comme en Indochine en 1951-1952.

Je suis donc bien placé pour témoigner. Et je puis dire que cette croix n'a pas été gagnée dans le silence ouaté de quelque secrétariat d'Etat-major. Elle est la sanction, plus qu'amplement méritée, mais trop tardivement décidée, d'actions de guerre exécutées par notre ami à la tête de sa section de goumiers, sur les pistes d'Italie, à partir du Garigliano jusqu'à Rome et au delà, et sur celles de Provence pendant la ruée sur Marseille de la meute hurlante et galopante de nos tabors, débarqués à Saint-Tropez et à Cavalaire.

Vint ensuite le dur hiver de 1944-1945 dans le froid et la neige de la forêt vosgienne, et la lutte à mort contre les « Gebirgejaeger », ces chasseurs de montagne, troupe d'élite de la Wehrmacht ramenée en hâte de Norvège pour tenter de s'opposer à notre avance victorieuse.

1951... L'Indochine... C'est la campagne du 17e Tabor dans la rizière du delta du Fleuve Rouge d'abord, puis dans la jungle hostile du pays Thaï ensuite, en

bordure de la frontière de Chine. Je n'ai jamais oublié cette phrase, terrible, que me dit en guise de bienvenue à ma descente d'avion à Laï Chau, le colonel Coste, qui commandait alors la Zone autonome du Nord-Ouest (la Z.A.N.O.) : « Vous verrez, Saulay, dans cette guerre et dans ce pays, mieux vaut être tué que blessé intransportable, abandonné en forêt au détour de quelque piste. Il faut toujours, alors, conserver une grenade, la dernière, pour soi»... C'était déjà l'histoire tragique de cette « 317e Section » qu'a si bien évoquée Pierre Schoendoerffer, et que vous, Jean Boulet, avez personnellemnt vécue en octobre 1951, quelque part entre Yang Ma, Phong Tho et Tsinh Ho, avec le 14e Goum du capitaine Egloff. Grâce à Dieu, vous n'avez pas eu à utiliser la dernière grenade, mais il s'en manqua de peu, car le bataillon 910 du régiment 148, qui avait reçu ordre de détruire le goum, vous serrait de près, menaçant de vous encercler par ses mouvements débordants répétés.

Nous avons donc, mon cher Boulet, des souvenirs de guerre qui nous sont communs et qui font de nous des camarades de combat. C'est pourquoi je suis heureux que vous m'ayez demandé, à moi qui fus votre chef mais il y a si longtemps, de vous remettre ici, au milieu de vos parents et de tous vos amis, cette croix de chevalier de la Légion d'honneur, qui accompagne si bien votre médaille militaire et vos deux croix de guerre.

Voici venu, maintenant, l'instant qui va faire de vous un chevalier de notre ordre national. Je voudrais auparavant que nous ayons une pensée pour nos goumiers, et surtout pour ceux qui sont tombés sur les sentiers de la guerre où nous les avons emmenés, et que nous avons laissés derrière nous, ensevelis dans une terre étrangère qui n'était pas terre d'Islam.

. . . . . .

« Adjudant Jean Boulet, des Goums marocains, au nom du Président de la République, et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons chevalier de la Légion d'honneur. »

Et je veux être le premier à féliciter Mme Boulet de la promotion de son mari en lui donnant, à elle aussi, l'accolade.

Saint-Egrève, 1er novembre 1986.

Le colonel Jean SAULAY (E.R.),
commandeur de la Légion d'honneur.

*
**

VIE DE LA SECTION

Réunions

Avec la rentrée les réunions mensuelles ont repris le 4e jeudi du mois, de 16 heures à 19 heures, au 3, rue du Plat, 2e étage à Lyon.

La journée Koumia prévue le 26 octobre n'a pu avoir lieu ; tous les membres de la section, anciens et descendants, ont été invités pour le 29 novembre. Ordre du jour : visite du 99e R.I. en son quartier à Sathonay-Camp, suivi d'un déjeuner.

Présence de la Koumia à Lyon (fanion avec un ou deux camarades) :

11-10-1986. — Inauguration du square du 14e-Zouave.

9-11-1986. — A 10 heures, à Saint-Bonaventure, messe pour tous, à la mémoire du tous, suivie de la cérémonie devant la Borne de Verdun, place Carnot, organisée par « Ceux de Verdun ». — A 15 h 30, au cimetière militaire de la Doua, manifestation interalliés.

11-11-1986. — A 10 heures, prise d'armes, place des Terreaux. — Après-midi, cérémonies au monument aux enfants du Rhône, puis dans l'île des Cygnes au monuments aux morts.

Paris - Ile-de-France

Le 20 octobre 1986, quatre-vingt convives, dont beaucoup accompagnés de leurs épouses, ont assisté au repas traditionnel suivant le conseil d'administration, dans les salons, enfin retrouvés, du Cercle Napoléon de la Garde Républicaine de Paris.

Soirée agréable, dans un cadre sympathique et une ambiance fraternelle.

Etaient présents : le général et Mme Feaugas, M. le ministre Augarde, Baroen, de Bérard, Mme Besnier, M. et Mme de Bouvet, Mme Brault-Chanoine, M. et Mme Caussin, M. et Mme Delacourt, M. et Mme Faye, Mme Fines, M. de Ganay, Mme Guignot, M. et Mme Hugon, M. de La Ménardière, M. et Mme Mikcha, M. et Mme Muller, M. Noël, Mme Phillimore, M. Rault, M. et Mme Reveillaud, M. Reynaud, M. et Mme Merchez, M. Rista, M. Louis, Mme Guignot, M. et Mme de Roquette-Buisson, le général Salkin, l'intendant général et Mme Taureau.

Plus de vingt descendants, dont la liste est donnée par ailleurs, participaient à ce repas.

Souhaitons être encore plus nombreux au repas prévu le 10 février 1987.

Pays de Loire

COMPTE RENDU DE LA JOURNEE DU 27 OCTOBRE 1986

Après avoir assisté la veille à une très intéressante causerie de notre camarade, M. l'ambassadeur Fougerousse, sur Bahrein, faite à l'Association touraine interâges et à laquelle son président les avait cordialement invités, vingt-six membres et épouses Koumia, résidant en Indre-et-Loire, se sont à nouveau réunis le 27 octobre pour un déjeuner au mess des officiers de Tours, que le capitaine de Louvigny, président de la section, avait bien voulu leur faire l'honneur de présider.

A l'issue du repas qui s'est déroulé dans une ambiance particulièrement amicale, il fut décidé de se retrouver à nouveau au printemps 1987, de préférence dans les environs de Tours, puis de participer nombreux à la réunion de section envisagée par le capitaine de Louvigny à l'automne prochain.

Etaient présents : Boudart, Champion et Mme, Dallonneau, Devautour et Mme, Ducasse et Mme, Mme Epry, Girardeau, Gudefin et Mme, Jacob, Jarrot et Mme, Jean-Baptiste et Mme, de Louvigny, Manchon, Pasquier et Mme, Pillot et Mme, Robert et Mme, Sautret et Mme.

Général (C.R.) JARROT.

MONTSOREAU

Dons au Musée

ECOLE DE L'INFANTERIE DE MONTPELLIER :

— Copie d'une aquarelle représentant des goumiers et réalisée par M. Andréas Rosenberg.

Mme F. DORANGE :

— Sous-verre avec photographie de l'Amghar Assou ou Bousselim, des Aït Atta du Saghro.

Georges PASQUIER :

— Deux photographies représentant un convoi de ravitaillement (muletiers) dans les rue de Barr (Bas-Rhin).

René PASQUIER :

— Une paire de bottes en filali destinée a un mannequin.

André PASQUIER :

— « Les Seigneurs de la guerre ».
— « Mansour ».
— « Le régime politique anglais ».
— « Guide illustré de Timgad ».
— « La Grande Guerre par les grands écrivains ».

Colonel SAULAY :

— « Les confréries religieuses musulmanes », O. Dupont et X. Coppolani.
— « Le grand Ismaël, empereur du Maroc », Defortin, Maxence.
— « Abd-el-Kader », Philippe d'Estoilleur, Chanteraine.
— « La marche verte ou la philosophie de Hassan II », P.A.C. Editions, Paris.
— « L'Afrique du Nord en marche », Ch. André Julien.

Colonel ANDRE :

— Bulletin n° 10 de l'Amicale du 7e R.T.A.

La KOUMIA :

— « Histoire des Goums marocains », premier tome, n° 4.

Colonel DUBOST :

— Cinq photographies prises au cours de la cérémonie d'inauguration du quartier « Général-Guillaume » à Gap, et des coupures de journaux relatant cette cérémonie.

Mme GUILLAUME :

- « Le chant des Tabors ». Original écrit par M. Simiot le 25 mai 1945 à Stuggart.
- « Histoire véridique de la libération de Marseille », par le général Schmitt.
- Revue « Le Belin », par le général Schmitt.
- Petit cadre « Général d'Amade ».
- « Rituel des femmes kabyles », par Devulder.
- Deux photographies de la cérémonie du Tizi N'Treten (11-5-1953).
- Deux photographies : général Guillaume en inspection à Tazenakht.

Comtesse Henri de BOURNAZEL :

Musée du Souvenir de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr :

- Photocopie de la « Marche de l'Union nationale de la Cavalerie », " Bournazel ", par l'adjudant-chef Moreau, de la Garde républicaine.
- Vareuse en toile blanche avec barette de décoration du capitaine de Bournazel.
- Une photo du capitaine de Bournazel sur les pentes du Bou Gafer, le 28 février 1933. Sur cette photo, le capitaine de Bournazel vient de recevoir l'ordre écrit du général Giraud, de revêtir par dessus sa tunique écarlate, une djellaba pour l'attaque. La feuille de papier qui porte cet ordre est passée dans la patte d'épaule du capitaine. Bournazel sera mortellement blessé dès le début de l'attaque. (Photocopie communiqué à Jean Brunon par le général Dario alors inspecteur de la Cavalerie et prise par le capitaine de Balincourt, du 1er régiment étranger de Cavalerie).

Dr ROUSELLE, Talence :

- Une photographie représentant un groupe de goumiers sur le champ de courses de Casablanca (1907-1908).
- Une photographie représentant l'arrivée du général Bailloud à Taourirt.
- Diapositives, noir et blanc, 1957 à Montsoreau.
- Petite plaquette « Souvenir 4e D.M.M. ».
- Une photographie : Maréchal Lyautey (format carte-postale avec cachet France-Belgique).

DON A LA KOUMIA

Général LECOMTE :

- Deux tableaux sur la montagne berbère.

⁂

Aux généreux donateurs les plus vifs remerciements de la Koumia. En particulier certains livres offerts par le colonel Saulay sont des éditions remarquablement imprimées et illustrées. Rappelons que le colonel Saulay est l'auteur de la très belle biographie du Glaoui qu'il a offert précédemment à la Koumia.

CARNET

NAISSANCES

Nous avons la joie d'annoncer la naissance de :

- Camille Adelaïde Dujour, petite-fille du général et Mme Vautrey, le 16 novembre 1986.
- Pauline, née le 21 septembre 1986, fille de M. et Mme Payre-Daronnat, petite-fille de M. et Mme Louis Payre.
- Damien, né le 23 septembre 1986, fils de M. et Mme François Nougué, petit-fils du capitaine (décédé) et de Mme Nougué.
- Laurie, née le 25 sepetmbre 1986, fille de M. et Mme Mercusot, petite-fille de l'adjudant-chef Brémaud (décédé) et de Mme Brémaud.
- Laura, le 22 mai 1986, fille de M. et Mme Alain Ferrier.
- Luc, le 8 août 1986, fils de M. et Mme Maupas-Oudinot.
  Tous deux petits-enfants du lieutenant-colonel Ferrier.
- Cyril fils de M. et Mme Godivier et petit-fils du colonel Jolivet.
- Florine, fille de M. et Mme François Delain petite-fille de Mme Garret.
- Guillaume, fils des docteurs Pierre et Karine Cambon, née K. Dubus (D), petit-fils du chef de bataillon (E.R.) et Mme Alain Dubus, en septembre 1986, à Marseille.
- Alice, fille de M. et Mme Rémy de Langlade (D), le 8 octobre 1986.
- Matthieu, fils du capitaine-commissaire de l'Air Cyril Villerbu et Mme (D), arrière petit-fils de M. Roger Verney, le 22 octobre 1986.

  Cyril Villerbu est administrateur de l'Association des descendants.

La Koumia est heureuse de féliciter les heureux parents et grands-parents.

MARIAGES

- Frédéric Aunis, fils du colonel et de Mme Paul Aunis et petit-fils du général et Mme Syfroy Aunis, avec Mlle Pascale Gorrée, le 25 octobre 1986, à Paris.
- Le médecin-aspirant Marc Puidupin (D), fils du colonel (décédé) et de Mme René Puidupin, avec Mlle Marie-Anne Combes, le 8 novembre 1986, à Digne.
- Le lieutenant Christophe de Lajudie, fils du colonel et de Mme Lajudie, née Effroy (fille du lieutenant-colonel Effroy, décédé), avec Mlle Anne Igmatovitch, le 19 août 1986.

Toutes les félicitations de la Koumia aux jeunes époux et à leurs familles.

DECES

— Mme Augustin Guillaume, épouse du général d'Armée Guillaume qui fut Résident général de France au Maroc et chef d'état-major général de l'Armée, décédée subitement en son domicile parisien, le 10 novembre 1986.

Les obsèques eurent lieu à Guillestre (H.A.) le 15 novembre 1986 en présence d'une délégation de la Koumia conduite par le colonel Magnenot, président de la section de Lyon.

— Le colonel (E.R.) Guy Baudot, le 18 septembre 1986.

— Mme Roger Goumy, épouse du lieutenant (E.R.) Goumy de Bouglon, est décédée au début d'octobre dernier. L'annonce de son décès et du départ du lieutenant Goumy pour la région marseillaise viennent seulement de nous parvenir. On peut le joindre, chez son fils Daniel Goumy, 6, traverse Mont-Léon, 13014 Marseille. Tél. : 91.98.61.05.

— L'adjudant-chef (E.R.) Hubert Pentagaime, le 1er septembre 1986, à Neufchâteau.

— L'adjudant-chef (E.R.) François Hidalgo, le 10 septembre 1986, aux Termes, Parisot (81310 Tarn).

— L'adjudant-chef (E.R.) Jean Mouillé, en septembre 1986, à Tiffauges, La Gaubretière (85130) Vienne.

— Mme Pierre Daillier, épouse du général Daillier, le 31 octobre 1986, à l'hôpital militaire Bégin de Saint-Mandé (Val-de-Marne).

Aux familles en deuil, la Koumia adresse ses plus affectueuses condoléances.

PROMOTIONS - NOMINATIONS - PRIX

— Jean-Pierre Vittet, fils du commandant (E.R.) et de Mme Vittet, gendre de M. et Mme Préaux Fernand, est promu chef d'escadrons, le 1er juillet 1986.

— Le colonel (E.R.) Georges Pertin, de la section de Lyon, a reçu, le 5 octobre 1986, à Valence, des mains de l'amiral de Joybert, la plaque de grand officier de l'ordre national du Mérite.

— Robert Coudry, capitaine (R), vice-président de l'Association des descendants, a été nommé chevalier dans l'ordre national du Mérite, en septembre 1986.

— M. Pierre Premoli a reçu, par arrêté du 24 juin 1985, la médaille de bronze de la Jeunesse et des Sports.

— Le docteur Dupuch, déjà détenteur de trois prix littéraires, en a obtenu un quatrième, celui de « La Renaissance aquitaine », pour son livre **J'étais médecin au Maroc,** qui l'a fait lauréat de l'Académie française.

— Jean Barilari (D), directeur de la Fondation Pompidou à Belfort, est nommé chargé de mission auprès du secrétaire d'Etat à la Francophonie en Guadeloupe.

Toutes les félicitations de la Koumia aux nouveaux promus et nommés.

IN MEMORIAM

Le colonel André Guignot

Le colonel Guignot nous a quittés au mois d'août dernier, après une longue maladie.

Nous étions du même coin du Morvan et de la même promotion de Saint-Cyr (Foch 28-30)... A l'école notre choix était déjà fait : l'Afrique du Nord et, plus précisément, les Affaires indigènes du Maroc ; et nous eûmes le bonheur de voir nos vœux se réaliser presque dans le même temps et de passer la plus grande partie de notre vie active là où nous l'avions souhaité quand nous étions de jeunes « bazards » fangeux et galipoteux (1). Cela ne signifie pas que nous nous sommes beaucoup rencontrés car il avait loin en Algérie des garnisons du 1er Tirailleurs à celles du 9e qu'André Guignot avait choisi à sa sortie de la « Spéciale » ; il y avait loin aussi des postes de Tata ou de Taouz, — d'où il fut détaché pour créer le poste de Zegdou — où il fit ses débuts aux Affaires indigènes, dans ce Haut-Atlas où je me trouvais.

Il fallut attendre que nous prenions de l'ancienneté dans la maison pour nous retrouver en 1939 à Khenifra où se formait le 1er groupement de goums sous les ordres du commandant Leblanc. Nous avions une passion commune : le tennis, c'est sur le court de Khenifra que nous avions rendez-vous dans nos moments de liberté et je n'oublierai pas le redoutable service ni le puissant coup droit qu'il avait vite retrouvés après avoir été longtemps privé de tennis dans les postes du Sud.

Novembre 1942. — Le 1er groupe de tabors marocains peut enfin sortir de la clandestinité et il va prendre position dans les djebels de Tunisie. Le colonel Leblanc a pris dans son état-major le capitaine Guignot, son adjoint du cercle Zaïan. La campagne de Tunisie prend fin au printemps suivant et c'est pour André Guignot un coup dur, très dur car la direction des Affaires indigènes du Maroc le réclame avec insistance et il doit quitter le 1er G.T.M. au grand regret de son chef et de ses camardes. Chef de l'annexe d'El-Hammam, puis de celle de Tinejdad, c'est de là qu'il suivra par la pensée le 1er G.T.M. en Italie, en France, en Allemagne...

Fin 1946, il est affecté au secrétariat général de la région de Meknès dont le général Leblanc prendra le commandement en 1948. Heureuses retrouvailles. Chef de bataillon en 1950 il quitte Meknès et les Affaires indigènes pour le 4e R.T.M. à Taza où il reçoit le commandement d'un bataillon à sa grande joie. Au début de 1956 — après un bref séjour en Allemagne — il fait partie des anciens des Affaires indigènes du Maroc qui sont choisis pour former, en pleine crise, le service des Affaires algériennes. Il s'y distingue à Khenchela, dans le Constantinois, puis à la préfecture d'Oran. C'est là qu'il vivra, en 1961-1962, les heures les plus pénibles d'une carrière qu'il avait toute entière faite en Afrique du Nord comme il avait souhaité. Nul n'était plus attaché que lui à ce pays et à ses habitants, et il fut de ceux qui rêvèrent de faire de l'Algérie islamisée qui serait quand même une authentique province française... La capitulation d'Evian n'entrera pas seulement ce projet. Elle brisa aussi une tradition millénaire de lucidité, de sagesse et de courage, une résistance sans laquelle notre pays avait été, lui aussi envahi, subjugué et défiguré depuis très longtemps : la tradition d'une France entourée de remparts qui savait ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, qui savait de quel héritage spécifique elle est privilégiée, qui savait ce qu'elle a à défendre, à préserver et contre quoi.

(1) Argot de Saint-Cyr. — Bazards : élèves de première année. — Fangeux et galipoteux : sale et ignorant.

La carrière africaine d'André Guignot s'achevait dans la douleur de ce désastre et de cette effroyable confusion. Il en a vu depuis toutes les histoires et en bon père de famille qu'il était, il en a sans doute pressenti les conséquences fatales pour l'avenir...

Colonel depuis le 1er janvier 1962, il était nommé au mois de mai commandant la subdivision de Chateauroux, commandement qu'il exerça pendant quatre ans, jusqu'à l'âge de la retraite.

A Chateauroux il retrouva enfin la vie de famille qu'il aimait et dont il avait été si souvent privé. De ce côté-là il fut comblé jusqu'à la fin ; et abondamment, car il eut cinq filles charmantes qui pensaient comme lui et de nombreux petits-enfants du même style...

Heureux ceux qui ont le cœur droit, André Guignot était en effet l'image de la droiture.

Gérôme de GANAY.

Adjudant-chef Salvador Ferrandis

L'adjudant-chef Ferrandis est décédé, à Agde (Hérault) le 26 juin 1986, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Avec l'âge et un état de santé de plus en plus préoccupant, il donnait rarement de ses nouvelles à la Koumia dont il était membre et titulaire de la carte n° 228 de l'A.G.M.M. de 1941. Compte tenu de ses états de service et, resté fidèle au Maroc et aux goums qu'il évoquait toujours avec émotion, il apparaît normal que la Koumia lui rende hommage.

Incorporé au 3e régiment de zouaves au Maroc en mai 1923, il participe aux opérations de pacification en 1926 et sert jusqu'en 1934 au 63e R.T.M., 3e R.T.M., 7e R.T.M., 4e R.T.M. Il est adjudant, titulaire de la prime de langue arabe, premier degré, du brevet de chef de section, il est sous-officier de carrière. En décembre 1935 il est affecté au 31e Goum à Outerbat, puis au 30e Goum à Taguelf avant de rejoindre le 21e Goum à Rissani en juin 1939, puis le 120e Goum de marche en septembre 1939 avec lequel il fait un court séjour en Tunisie. En septembre 1940, il sert au 75e Goum chérifien à Outat el Hadj. Il est adjudant-chef, titulaire de la prime de berbère premier degré (Tamazirt). En congé provisoire d'armistice il est à l'encadrement des mehallas chérifiennes, au makhzen de Kefta el Khar le 27 novembre 1941. Réintégré dans l'armée, affecté au 56e Goum, contracte un engagement pour la durée de la guerre le 15 novembre 1944. Il sera démobilisé et R.D.C. le 1er avril 1946, et se retire à Taza.

En juin 1946, il est gérant d'annexe des subsistances militaires à Rafsaï, puis à Kasba Tadla où il devient par la suite secrétaire comptable. De 1950 à 1961 il est affecté au makhzen de Ouarzazate où il est gérant de « Dar-el-Askri ». Il terminera sa carrière au cercle de Ouarzazate et prendra sa retraite à Agde.

L'adjudant-chef Ferrandis était titulaire de la médaille militaire, chevalier du Ouissam alaouite et de plusieurs autres décorations ; pendant sa retraite il participait activement à la vie associative ; il était membre de sept amicales ou associations.

Je me trouvais à Agde au moment où l'adjudant-chef Ferrandis nous quittait, j'ai assisté à ses obsèques et présenté mes condoléances et celles de la Koumia à Mme Ferrandis, lui assurant que nous garderons la mémoire de notre camarade des goums qui, le 2 février 1954, avait reçu une lettre du général Lahure, délégué régional des Amitiés africaines au Maroc, qui lui adressait ses bien sincères remerciements pour les services rendus à notre œuvre et, à travers elle, à la cause de notre pays au Maroc et ses bien vives félicitations pour les résultats qu'il avait obtenus.

J. MAGNENOT.

ARTICLES DIVERS

La commémoration, au Maroc, des combats du Saghro (février-mars 1933)

Les autorités marocaines commémorent régulièrement chaque année à la date du 28 février, les combats sanglants qui opposèrent en février-mars 1933, aux groupes mobiles du général Giraud, pour les confins algéro-marocains, et du général Catroux, pour la région de Marrakech, les guerriers Aït Atta et leur chef, Asso ou Baselham, retranchés dans le massif du Bou Gafer considéré par eux comme une forteresse inexpugnable. Les cérémonies sont présidées par un membre du gouvernement de Sa Majesté, assisté des gouverneurs des provinces de Ouarzazate et d'er Rachidia (Ksar es Souq), et entouré des membres de la famille de Asso ou Baselham. Elles ont revêtu un éclat particulier cette année, qui est celle du 25e anniversaire de l'ascension au trône de S.M. Hassan II.

Elles se déroulent, curieusement, autour du très modeste mausolée dit de « Khouïa Brahim », c'est-à-dire à l'endroit précis où, le 25 mars 1933, Asso ou Baselham et la jemâa des Aït Atta firent enfin acte de soumission au sultan Sidi Mohamed el Alaoui entre les mains des généraux Huré, Giraud et Catroux. La presse et la télévision marocaines ne manquent jamais d'honorer la mémoire de Asso ou Baselham, « champion de la résistance marocaine » à « l'occupant français ».

Plus loin, au cœur du massif, la stèle élevée par le « Souvenir français », rappelle toujours, dans la solitude grandiose et désolée de la montagne, l'âpreté des combats de 1933. Mais le gouvernement a fait inhumer, de part et d'autre du monument, les restes de deux Aït Atta, un homme et une femme, tués pendant les combats et présentés comme des « résistants inconnus », morts pour leur foi et pour la patrie marocaine.

Nous nous associons volontiers à l'hommage rendu à l'amghar de guerre des Aït Atta, car il fut aussi loyal dans la paix qu'il avait été farouche dans la guerre. Malheureusement, nous découvrons, dans les articles de presse, que nous faisions partie, en 1933, du « rezzou » al istihamari », c'est-à-dire de « colonialistes » ! Certes, nous l'avons été, mais à la manière dont l'entendait le général Spillmann dans ses « SOUVENIRS D'UN COLONIALISTE ». Et notre fierté demeure d'avoir été de « ceux qui donnaient tout et ne demandaient rien ». Nous rejetons cette interprétation polémique des faits et nous préférons unir, dans un même sentiment de respect, Bournazel et ses compagnons, et Asso ou Baselham, ce Vercingétorix berbère qui ne connut pas le sort tragique du Vercingétorix gaulois après le triomphe de César.

On ne saurait oublier que les Aït Atta sont, avant tout, des Berbères Senhaja, qui s'appellent entre eux « Imazighen ». Ils sont les frères de sang des Imazighen de l'Atlas central et du Moyen-Atlas. Ils sont aussi les fils de ces Imazighen qui, au 17e siècle, fondèrent en pays Aït Ishaq sur les bords de l'Assif n'Issafen, l'Oum er Rbiâa, la fameuse zaouïa de Dila. Elle devint si puissante qu'elle mit en péril la dynastie alaouite à sa naissance.

On ne saurait oublier non plus que, partout et toujours, les marabouts berbères combattirent avec acharnement l'autorité de l'« aguellid » arabe considéré comme un envahisseur. Faut-il rappeler la lutte incessante de Moulay Ismaïl contre les Senhaja ? Les déboires de Moulay Sliman ? Ceux de Moulay Abderrahman ? Ou même les difficultés de Moulay Hassan, rentrant du Tafilalet par les vallées du Todrha et du Dadès, en longeant prudemment le Saghro sous le regard hostile Aït Atta massés sur les avant-monts ?

Il est donc plus exact et conforme à la réalité de présenter les combats du Saghro comme le dernier épisode de la résistance — réelle, celle-là — des « Imazighen » à la domination de la dynastie alaouite, soutenue, depuis 1912, par la force militaire française.

Lorsqu'il était chef de bataillon et chef du bureau du cercle Zaïan à Khenifra, le colonel Salanié écrivit, à propos de la mort de Moha ou Hammou, que les officiers du Service des renseignements, dans les années vingt, étaient parfaitement conscients de participer à la destruction d'une très vieille société berbère, qui n'avait pas su s'adapter aux nécessités du monde moderne. Et ils en éprouvaient du regret...

Cette... évolution par les armes s'est poursuivie, d'année en année, jusqu'en 1933. Asso ou Baselham l'Attaoui, Saïd ou Skounti le Morghadi, — ces frères ennemis — sont les derniers champions de cette société archaïque appelée à disparaître pour se fondre dans le Maroc moderne, vieux pays berbère, de civilisation arabe et de confession musulmane. La fusion des deux races, berbère et arabe, sera consacrée lorsque le prince héritier Sidi Mohamed, le futur Sidi Mohamed V, accédera au trône. Dans ses veines se mélangent le sang arabe des chorfa descendants du prophète, et, par sa mère, celui de Moha ou Hammou le zaïani, authenitque Berbère Amazigh.

J'ai cherché à savoir qui était ce « Khouïa Brahim », qui repose dans la vallée de l'oued Tazlaft, et dont le mausolée est le lieu de réunion des autorités officielles marocaines, le 28 février de chaque année. « Un saint », m'a-t-on répondu... Le pays berbère est riche en santons, qui ont tous leur légende, à défaut d'histoire. A ma connaissance, celui-ci n'en a pas, et cela est étrange. Mais j'ai trouvé, dans la monumentale « Histoire du Maroc », d'Henri Terrasse, qu'un certain Brahim Izmouren avait coalisé, vers 1850, toutes les tribus Aït Atta sous sa poigne, pour les opposer à la mehalla du sultan Moulay Abderrahman, le vaincu de l'Isly. La mehalla avait été défaite et le sultan n'avait pu se débarrasser de ce « dissident » avant la lettre, que par la trahison et l'assassinat.

Les Aït Atta n'auraient-ils pas élevé, alors, un petit mausolée sur la tombe de leur chef, assassiné après les avoir conduits à la victoire ? Rien ne permet de l'affirmer, ou de l'infirmer. Je note seulement que, en 1953, lorsque je commandais le cercle du Dadès-Todrha, l'état de vétusté du monument lui donnait environ un siècle d'âge .

Les autorités marocaines se réuniraient-elles chaque année sur la tombe de l'un des ennemis déclarés de la dynastie régnante ?...

Mais Dieu seul peut sonder le cœur de Sa créature...

Revel, juillet 1986.

Jean SAULAY.

Au pays des goumiers

(SUITE)

(Voir « Bulletin » n° 101, page 63 — N° 102, page 22)

Nous roulons au milieu des doums et, de temps en temps, de quelques champs de maïs, de sorgho, de ces maigres cultures qui, comme autour du douar où j'étais hier, assurent l'existence des montagnards.

On s'arrête deux fois pour prendre de l'eau à l'oued, car le radiateur bout. Lors d'un de ces arrêts, le frère du caïd, assis derrière moi, pousse tout à coup un cri strident, qui ressemble à un aboiement. Du bras, il me désigne un animal : « El dib ! » Un chacal ! Ses yeux de chasseur l'avaient aperçu, trottant au milieu des doums et son cri, parfaitement imité, l'a arrêté. Il s'est retrouné, nous regarde un instant, puis, connaissant le danger de la rencontre avec les humains, repart comme une flèche. Ces Berbères, guerriers et chasseurs, sont certainement servis dans leurs luttes contre les hommes et les bêtes par leur instinct et leur connaissance parfaite de tous les bruits et appels du bled.

Et voici, perché au bout de on plateau, Ahermoumou. Mon cœur bat !

AHERMOUMOU

Je mets pied à terre au souk et me dirige vers le bureau. Le caïd Tahar m'a conseillé de m'y présenter, uniquement pour m'y signaler et par déférence, puisque je ne suis plus en ce qu'on appelle en « zone d'insécurité ». Il m'a annoncé par téléphone. Un capitaine me reçoit. Après quelques considérations générales, il m'interroge : « Alors, madame, vous reprenez le car ? » — « Mais pas du tout. Je vais à Tahala et comme je veux voir sur le chemin des enfants de l'orphelinat et un goumier malade, je compte demander un mulet au caïd Layachi que je connais. »

Etant donné le papier qui me permet de circuler porte — par mesure de précaution du Protectorat vis-à-vis des imprudents et des excentriques — que je ne devrai prétendre à aucune aide matérielle de la part des autorités de contrôle locales, et qu'il vient de le lire, cela me donne, en contrepartie, le droit de choisir mes moyens de locomotion même s'ils sont jugés, comme ce doit être le cas, indignes de moi à cause de questions de prestige... auxquelles je suis indifférente car je sais que le prestige français ne souffrira pas des visites amicales que je viens de faire et vais continuer. Je prends donc congé sans m'éterniser, mais je ne peux me retenir de me retourner, en m'en allant, vers la pierre commémorant le sacrifice d'Ahermoumou et sur laquelle est rappelée la fin glorieuse d'un capitaine, deux adjudants et quatre-vingt-treize guerriers des tribus. Elle se détache sur un fond d'agaves qui se dressent comme des lances et semblent vouloir évoquer d'une façon tangible les combats au cours desquels ces hommes ont succombé. Et le terme « guerrier » est exactement ce qui convient aux rudes hommes de ce rude pays.

Je n'ai pas fait cent pas au souk que Mimouna se jette dans mes brais, riant et pleurant. Cercle autour de nous et, dans ce cercle, des femmes de l'orphelinat — actuellement fermé en raison des vacances — des mères d'élèves, des moghaznis qui me connaissent et me serrent gravement la main. J'embrasse les femmes. Tout le monde rit et parle à la fois. Là aussi, je donne des nouvelles des familles qui sont à Casablanca. J'annonce une naissance, ce qui me vaut d'être doublement bénie pour cet événement heureux.

Je dois me défendre contre les divers cadeaux de beurre, œufs, volailles, dont on veut me combler. Pauvres gens ! Le peu qu'ils ont, ils veulent le donner pourvu qu'on leur témoigne un peu d'amitié !

Mimouna se pend à mon bras, aussi chatte que l'année dernière. Elle ne veut pas me lâcher. Elle a grandi et elle est propre. La robe que je lui ai envoyée il y a quelque temps n'a pas encore subi les effets d'une de ces lessives destructives et énergiques dont elle a le secret. Mais en vue de son prochain mariage — elle a douze ans et il est sérieusement question d'y penser —, elle s'est fait

tatouer le menton et le front. Je lui dis qu'elle ressemble maintenant à une gargoulette, ce qui l'amuse énormément.

Elle est restée la petite fille que j'avais prise à l'état à peu près sauvage dans son douar pour les menus travaux de la maison et surtout pour la former. Je m'empresse d'ajouter, d'ailleurs, que mes efforts n'avaient pas été couronnés du succès que j'avais espéré. Ces primitives sont remplies de bonne volonté, mais d'une inexpérience tellement totale que la moindre initiative de leur part dans des domaines nouveaux provoque des catastrophes. Exemple : je lui avais appris à ourler ; elle le faisait à peu près correctement et, un jour, prise d'une mauvaise inspiration, je lui confie un torchon. Eh ! bien, elle a coupé les deux lisières pour me donner un échantillon plus important de son adresse. J'avais été exaspérée ce jour-là, bien entendu, mais désarmée en même temps par sa bonne foi et sa consternation.

Que de gentilles lettres j'ai reçues d'elle après mon départ. Lettres dictées avec un naturel que pourraient envier à cette sauvage bien des civilisés. Le petit détail qui situe, qui donne la vie à des pensées, est toujours là : « Je vous écris pendant la nuit et j'éclaire mon écrivain en brûlant des doums parce que nous avons fini notre pétrole... ».

J'avais vu la scène : la chambre, au fond de laquelle on distingue, près du sendouq, seul meuble de la pièce, quelques formes étendues à même le sol sur une couverture : des frères, des sœurs, des parents quelconques. C'est le fond du tableau. Au premier plan, sur la natte, Mimouna est assise comme les femmes de la montagne, genoux au menton, attentive à alimenter le kanoun où flambent les doums secs dont un tas est devant elle. En les arrachant à la rude terre de son djebel, en les remontant liés en une énorme botte qui la courbe sous son poids, elle m'a déjà apporté ce à quoi elle n'a pas pensé : la peine venue de ses jambes griffées, de ses mains durcies, son effort physique qui se concrétise là, dans les pattes de mouche qui m'arrivent... « J'éclaire mon écrivain en brûlant des doums... « J'avais vu les maigres flammes allumer des reflets sur son beau visage régulier, déjà celui d'une femme, répandre des lueurs dansantes sur le cartable qu'un garçon de son âge, un petit voisin qui va à l'école, tient sur ses genoux. Il tire la langue en s'appliquant et tous deux s'affairent à n'oublier aucune nouvelle qui pourrait m'intéresser comme venant du pays que j'aime.

De temps en temps, Mimouna souffle, les joues gonflées pour ranimer le feu qu'elle a, prise par son sujet, laissé baisser, et des cendres s'envolent, qui vont tomber, comme une pluie d'étoiles sur le plateau et les verres à thé repoussés contre le mur.

Dehors, c'est le vent, la pluie d'Ahermoumou, le Bou Iblane sous la neige, les pistes coupées. Dans la pièce voisine, les moutons sont tassés, on sent l'odeur du suint à travers la cloison, mais le cœur de ma petite amie est le même que celui d'une fillette de France. Elle est même beaucoup plus naturelle que beaucoup de ces dernières, car elle n'est pas freinée dans ses élans par la civilisation et ses conventions. Elle se laisse aller à son instinct. C'est ce qui me rend si précieuse ses pauvres lettres émaillées de fautes et de mots touchants, écrites sur des feuilles de cahiers.

L'une soufflant le feu et l'autre suçant son porte-plume, on arrive ainsi au bout des protestations d'amour que je reçois périodiquement et qui se terminent par une formule que je suppose berbère : « Je vous embrasse entre les deux yeux ! » Ce doit être un baiser au superlatif...

Le printemps revenu, de ces lettres se sont échappés des pétales de fleurs : la Fête-Dieu sur mon bureau. Des fleurs, sœurs de celles qu'on m'offrait là-haut à m'en faire crier grâce et pitié pour ces pauvres tiges fauchées que je ne savais plus ou placer.

Sans fleurs, cette fois, car tout est grillé par le soleil d'été, nous avons quand même la joie au cœur.

Mais, à peine arrivée, je dois songer au départ et aux moyens de m'en aller le lendemain.

Le caïd Layachi m'accueille avec de grands salamalecs. Naturellement, j'aurai le mulet et tout ce que je voudrai. Il me dit que tout le monde se souvient de moi ici et, sans modestie, je jubile.

ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA, ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES AFFAIRES INDIGENES, EN FRANCE



Association loi 1901

Siège social : mairie de Montsoreau, 49730 MONTSOREAU

BULLETIN D'ADHESION

Nom et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

FILIATION : .....

Situation de famille : ..... Nombre d'enfants : .....

ADRESSE : .....

.....

Numéro de téléphone : .....

PROFESSION : .....

Grade dans l'armée (éventuellemen) : .....

Profession du conjoint : .....

Nom de jeune fille de votre épouse : .....

Déclare adhérer à l'Association des descendants des membres de la Koumia, anciens des Goums marocains et des Affaires indigènes, en France.

— Montant de la cotisation pour 1987 : 20 F.

— Abonnement au **Bulletin de la Koumia** pour l'année 1987 : 130 F. (Ce bulletin paraît quatre fois par an : mars, juillet, septembre, décembre.)

— Ci-joint, en règlement, la somme de ..... F.

— Chèque à libeller au nom de **l'Association des descendants des membres de la Koumia**

et à adresser, joint au bulletin d'adhésion, au président Georges B. de LATOUR, Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons, Callian, 83440 Fayence.

A ....., le .....

Signature :

Rayer les mentions inutiles.

RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANÇAISES

le plus « koumia » des groupes de compagnies d'assurances

1, rue des Arquebusiers – 67000 - STRASBOURG
48 - 50, rue Taibout – 75009 - PARIS
78, route de Paris – 69260 - LYON-CHARBONNIERES

Bernard MERLIN
SECRETAIRE GENERAL
45, rue de Magdebourg
75116 PARIS

Henry ALBY
CONTROLEUR PRINCIPAL
" Bordeneuve "
31380-MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Pierre SALANIÉ
AGENT GENERAL
" Le Haut-de-la-Côte "
46220 - PRAYSSAC

Michel LEONET
PRESIDENT DIRECTEUR GENERAL
DU GROUPE
Rhin et Moselle - Assurances Françaises
Languedoc
STRASBOURG

André FEAUGAS
INSPECTEUR GENERAL HONORAIRE
" Le Méjean "
Pessac - sur - Dordogne
33890 - GENSAC

Maurice DUBARRY
DIRECTEUR ADJOINT HONORAIRE
" La Grande Candelle "
Allée des Pins – 13009 - MARSEILLE

Renaud ESPEISSE.
SOUS - DIRECTEUR HONORAIRE
Le Plessis Breton
35420 ST GEORGES DE REINTEMBAULT

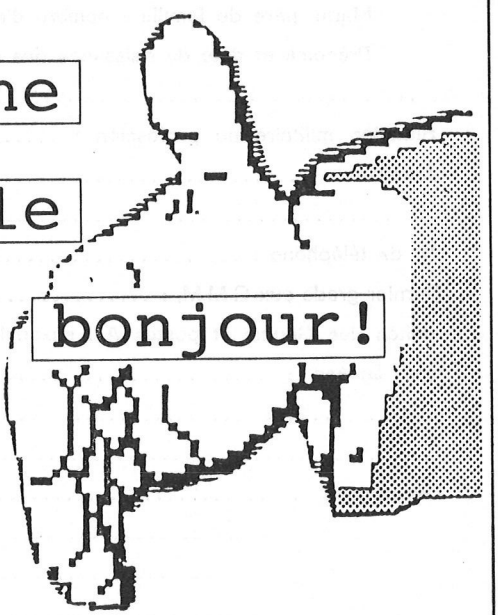
Une nouvelle voiture ?
Des travaux dans votre maison ?
De l'argent pour l'avenir ?

Le crédit

et l'épargne

c'est simple

comme...



70 agences sont à votre écoute dans toute la France
demandez l'adresse de la vôtre en écrivant,
sans timbre, à: Cetelem - Libre réponse N° 604 92
92529 NEUILLY SUR SEINE CEDEX

cetelem

89, avenue Charles-de-Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. 738.85.85

LA KOUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A.I. EN FRANCE
Reconnue d'utilité publique Décret du 26 février 1958, « J.O.» du 1er mars 1958



SECRÉTARIAT GÉNÉRAL :
14, RUE DE CLICHY, 75009 PARIS
TÉL. : (1) 48-74-52-93

SECTION : .....

BULLETIN D'ADHÉSION

NOM et prénoms : .....

Date et lieu de naissance : .....

Situation de famille : .....

Marié, père de famille : nombre d'enfants : .....

Prénoms et date de naissance des enfants mineurs : .....

.....

Situation militaire ou profession : .....

Adresse : .....

.....

N° de téléphone : .....

Dernier grade aux G.M.M. : .....

Unités des Goums et postes A.I. auxquels vous avez appartenu, avec indication des années : .....

.....

.....

Décorations : .....

.....

.....

.....

.....

A ....., le ..... 19....

Signature :

Cotisation annuelle : 20 F.

Abonnement au **Bulletin de la Koumia** pour 1987 (4 numéros par an) : 130 F.

Les DONS sont versés au budget des œuvres sociales de la Koumia. Paiement par chèque barré, mandat-carte ou C.C.P. : **KOUMIA 8813-50 V PARIS.**

Permanence tous les mardis et vendredis, de 15 heures à 18 heures, 14, rue de Clichy, 75009 Paris. Métro : Saint-Lazare ou Trinité-Estienne-d'Orves.

Il y a un soleil à fendre les pierres, mais Mimouna me trimbale dix fois tout autour du souk pour se faire voir avec moi. Je m'y retrouve, d'ailleurs, comme si j'y étais venue lundi dernier. Je sais qu'ici, à gauche, les juifs vendent de tout et n'importe quoi : des bobines de fil et des naïls — souvent dépareillées — ; des bols contiennent des clous, des poivrons pilés, du kamoun ; à côté sont exposés des pains de sucre, du thé, du café, des bougies, du henné, des cotonnades et tant d'autres choses... Tout cela est mélangé, accroché aux toiles de tentes, étalé par terre en bon ordre ou offert à bout de bras aux éventuels clients. Toute une allée est formée par des piles de couvertures, des haïks derrière lesquels se tiennent des hommes accroupis. Ils pourraient appuyer leurs dos à ceux d'une rangée de femmes qui vendent, dans l'autre allée, du pain, de l'huile qu'elles mesurent au moyen d'une boîte de conserve. Puis, ce sont des tas de légumes et de fruits, et, plus loin, des blocs de sel gemme brillant au soleil.

On approche de l'emplacement réservé aux nattes, objets divers en doum tels que couffins, tellis ou chouaris, et aux tapis. Peu de ces derniers. Ils sont offerts très irrégulièrement à la vente dans cette région. La foule est moins dense de ce côté. Des hommes déambulent en annonçant à haute voix le prix des hendiras qu'ils déplient et replient pour les faire admirer et qui sont admirables.

L'odeur du thé à la menthe s'échappe du réduit dénommé « Dar el Askri ». Je suppose que ce nom a été donné à son café par le propriétaire car je ne crois pas qu'un représentant des « Amitiés africaines » y ait jamais siégé, malgré les nombreux tirailleurs et surtout goumiers que compte le pays. Je constate que le tenancier de l'établissement a changé, mais le reste, quelques tables, des nattes, est immuable, de même que la clientèle, assise sur des tabourets ou accroupie.

L'étal du boucher est, comme d'habitude, environné de mouches et c'est un coin qui, en plein été, n'est guère attirant. Il est placé à côté du marché aux bestiaux de sorte que tout concourt à y attirer ces peu sympathiques bestioles qui bourdonnent, affairées, arrivant directement des crottins d'âne ou de mulet sur le gigot d'agneau.

En outre, je me suis souvent fait la réflexion qu'il était cruel de parquer les animaux vivants à côté de l'abattoir. Leur instinct et l'odeur du sang doivent concourir à les inquiéter inutilement. Que de fois, dans ce secteur, j'ai eu pitié des chevaux étiques, des mulets galeux dont on voyait les côtes !

Les moutons roux et gras et les chèvres bagarreuses malgré leurs entraves ramènent vers des spectacles moins apocalyptiques. Et l'on rejoint des femmes vendant des ceintures, des cordelières de tête, des bijoux berbères, des tresses de coton pailletées destinées à allonger les nattes des jeunes filles. Heureusement, il n'y a pas trop de ces fanfreluches terribles qui enlaidissent tant les femmes des villes. Ou bien ces articles de bazar n'ont pas plu ici, en pur pays berbère traditionnaliste, ou bien ils n'ont pas encore fait leur apparition. Je prie Dieu qu'elle soit retardée le plus possible afin de laisser aux gens de ce pays toute leur grande allure de beaux montagnards. Quand ils sont en haillons, ils sont du moins en haillons de burnous, de djellabas, de tissus de laine travaillés sur place. Même dans la plus affreuse misère, ils ne sont pas déguisés comme ces malheureux des villes tristement affublés de pardessus mastic ou de smokings ! Les petites filles ne sont pas, comme celles de Casa, en robe de velours vert pomme ou rose cru, ornées d'un col de fausse Irlande ou de guipure, parfois d'un vestige de putois mité, et obligatoirement ceinturées d'une vieille cravate de couleur indéfinissable. Tristes conséquences des distributions de friperie américaine qui n'ont pas encore sévi à Ahermoumou où de vrais paysans évoluent dans leurs vêtements primitifs. Ceux des femmes sont souvent magnifiques. Les hendiras des Beni Ouaraïne sont réputées.

Tout cela est vu à travers un halo de poussière soulevée par des centaines de pieds nus. Les cris, les appels, les conversations, les bêlements des moutons font un bruit continuel, un ronronnement de fond, pourrait-on dire. C'est le souk d'Ahermoumou que j'ai quitté, c'est le souk d'Ahermoumou que je retrouve.

Quelques Français fonctionnaires, un ou deux colons dont les camions stationnent à côté des cars. C'est la note « progrès », et elle est visible seulement hors de l'enceinte proprement dite du souk. Dans l'enclos lui-même, le spectacle doit être sensiblement le même qu'il y a cent ans et davantage.

Je cherche à voir quelques-uns de mes enfants et, en ce sens, j'éprouve une déception car j'en aperçois seulement deux. Je les embrasse et me mets à la recherche d'un marchand de bonbons. Quand j'ai trouvé ce dernier, les moutchous ont disparu... Je ne les retrouverai plus dans la foule.

Celui que je veux voir à tout prix est Moha ou Mouloud, un triste petit de six ou sept ans dont la mère est morte de misère et de tuberculose il y a quelques mois. Par des gens de son douar, je lui fais dire de venir chez Mimouna le soir et nous partons enfin, mon sac et les provisions que j'ai achetées sur le dos de ma petite amie, dans sa hendira relevée. Elle ne veut absolument pas que je porte quoi que ce soit.

Comme chez Saïd aux Marmoucha, sa mère, partie en avant-garde, a tout préparé pour me recevoir. On a installé par terre les tapis et couvertures de toute la famille. Je passe l'après-midi étendue. Ma petite fille ne me lâche pas la main. Aujourd'hui, elle ne travaille pas, elle me regarde. Je ne suis cependant guère réjouissante à regarder. A la suite de coups de soleil répétés au cours de ma chevauchée, mon nez pèle lamentablement et, malgré un linge à pansement primitivement destiné à me protéger contre les mouches et que j'ai transformé en chèche, mes lèvres sont desséchées, craquelées, douloureuses et affreuses. Mais on dit que l'amour est aveugle.

Moha ou Mouloud arrive, en croupe sur un mulet derrière son grand-père. Je le serre de toutes mes forces dans mes bras. Il baisse la tête. Il a honte, sûrement, car il est horriblement sale. Des vêtements de l'orphelinat, mais déchirés et dégoûtants, des yeux tout rougis de conjonctivite et une teigne magnifique. Le pauvre petit, depuis la mort de sa mère, n'a plus que des grands-parents vraisemblablement très misérables et peut-être pas tendres pour lui qui est une charge. Légère charge, si j'en juge d'après ses réponses à mes questions : « Qu'est-ce que tu manges ? » — « Du pain, Madame ! » — « Avec de l'huile ? » — « Non, Madame. Du pain tout seul ». Zorah, la mère de Mimouna, intervient : « Bientôt, il va rentrer à l'école. Il mangera ». Quelle tristesse ! Je m'en doutais... J'ai acheté pour lui du thé et un kaleb de sucre, mais qu'est-ce que cela... Et ce petit est un des plus intelligents, c'est un de ceux qu'on pourra le plus pousser s'il ne meurt pas de tuberculose avant d'avoir grandi.

Une petite promenade à la source me ramène aux jours heureux où j'y menais les enfants. Sous les grands arbres, l'ombre est exactement la même qu'un après-midi de l'année dernière où j'y avais rencontré une femme des Beni M'Rora, la mère de Thami. J'avais eu connaissance des citations de son mari, goumier tué en France et je lui avais dit : « Il était brave, tu sais ! » Elle s'était redressée fièrement ! Ses yeux avaient brillé : « C'est parce qu'il avait du courage qu'il est mort ! » Et l'on sentait qu'elle était moins touchée par cette mort qu'elle ne l'aurait été par une lâcheté. La fin logique d'un Berbère n'est-elle pas de tomber les armes à la main ?...

Mimouna est pendue à mon bras comme ce matin au souk. Les femmes parlent avec animation au bord du bassin. Plus loin, d'autres sont dans l'eau jusqu'à mi-jambes. D'autres encore, la guerba ruisselante sur le dos, remontent courbées, la côte qui mène au douar. Des mulets, des ânes boivent longuement avant de prendre leur route. Leurs maîtres se sont couchés un instant à l'ombre et partagent des melons dont on nous offre des tranches.

L'un de ces hommes me reconnaît pour m'avoir vue à l'hôpital de Rabat et veut se mettre debout pour me saluer, mais comme il est amputé, je l'oblige à rester à sa place et c'est moi qui m'accroupis parmi eux. C'est peu de chose et c'est beaucoup.

Ce sont ces choses-là qui m'ont valu l'accueil qu'on me fait partout. Ces gens rudes et durs sont particulièrement sensibles à une marque d'amitié. Un sourire, une main tendue feront que, toujours, si l'on se rencontre par la suite, on s'abordera au lieu de s'affronter.

Je parle à celui-ci des camarades guéris ou morts. Atmosphère de confiance et de paix. Ces malheureux, ne sachant pas écrire, perdent toujours le contact avec leurs compagnons de souffrances qui restent présents en eux, cependant, si j'en juge par la joie qui accueille chaque fois les nouvelles que je donne. C'est pourquoi je garde précieusement en tête tout ce que je sais susceptible d'intéresser les uns et les autres.

Les mulets désaltérés, les hommes reposés se relèvent. Nous nous tendons tous la main, puis la portons à nos lèvres : « Slamaleïkoum « » Dans trois mois ou dans un an, je pourrai dire à un autre : « J'ai vu Mohand ou Lahcen. Il fait dire bonjour à ceux qui étaient avec lui à l'hôpital ». Et la joie que je viens de voir illuminera mon interlocuteur d'alors.

Vers le soir, on amène le mulet désigné par le caïd pour me transporter à Tahala, ou plutôt au souk El Tlet des Zerarda, à trente kilomèters d'Ahermoumou. Le guide sera le fils d'un moqaddem des goums que je connais. Il n'a pas l'air particulièrement dégourdi et je fais préciser par le père qu'il connaît bien la piste... Je me souviens du Marmouchi ! Evidemment, voyons, il connaît la piste... Ils connaissent toujours... de loin. Mais il faut avouer qu'ils ont un extraordnaire sens de l'orientation.

(A suivre).

Berthe-Agnès VANDAL.

Mon séjour au Maroc

(1931)

(SUITE)

(Voir « Bulletin » n° 101, page 61 — N° 102, page 19)

Je suis de popote pour ce beau jour du 1er janvier. Tous nos camarades ont répondu à l'appel. C'est une jolie fête du bled où règne la plus grande animation et la plus franche gaieté ! Le soir nous sommes invités chez le lieutenant à boire le champagne et il nous donne un joli phono comme étrennes. Nous n'entendons plus parler de l'alerte.

Le 7 janvier nous partons réparer la ligne téléphonique au Tizi-Gzaouine. Bonne journée avec le lieutenant Pottier.

Le 9 au matin, nous partons pour Fertoumach chercher le lieutenant Gallinier qui doit prendre la place du lieutenant Naudin. Le soir, à Fertoumach, nous offrons le champagne au lieutenant et enfin nous faisons connaissance. La nuit est froide et les cailloux sont durs pour dormir, car le pays n'est pas riche en alfa. Vers minuit, mon ordonnance m'apporte le tajine et le thé que j'accepte de bon cœur, car je ne peux pas dormir.

Le 10 à 8 heures, nous reprenons le chemin de Talsint. Tournée de deux jours sans trop de fatigue. Pendant que nous étions à Fertoumach arrivait, par Méridja, le lieutenant de Turenne. Jusqu'aux environs du 20, c'est le passage des consignes au bureau. Le goum est tranquille et paraît heureux que le lieutenant Gallinier ait repris le commandement du goum.

Le 20, jour de sécurité pour le convoi. C'est la tempête et la neige qui font leur apparition. Pendant deux jours, nous avons le commandant du cercle.

Le 24, nous allons au Tizi-Gzaouine et à Ghezzouane.

Le 27, réception chez le lieutenant et, le 28 au matin, nous partons pour quatre jours. La première étape c'est Ouaouizert : ce n'est pas loin et nous marchons sur la piste. L'après-midi, nous faisons l'ascension du djebel El Habih en compagnie du lieutenant qui nous fait une bonne impression. Le soir, nous mangeons le méchoui sous la tente. Nous passons une bonne nuit sous le beau ciel étoilé et dans un bon lit d'alfa.

Le 29, nous partons pour Anoual, nous arrivons de bonne heure. L'après-midi, comme il fait beau, je vais prendre un bain à l'oued. Le soir, c'est la grande diffa chez le caïd.

Le 30, nous partons pour le djebel Douafa et la piste de Bel-Ghiada. A 11 heures, nous arrivons à la source de Rosli. Après une pose de deux heures, nous repartons à travers la vaste plaine de Rosli pour arriver le soir au point d'eau Aïn-Taroubia. La nuit est froide et là aussi l'alfa fait défaut.

Le 31 au matin, il fait un vent glacial, c'est alors en faisant l'ascension du djebel Mebzinine, par Bol Teniet Tassendfelt, que nous nous réchauffons. Nous arrivons de bonne heure à Talsint avec la fin du mois.

Février 1931, commencé par deux jours de repos (distribution de vivres et paiement du prêt). La température est froide. Dans les premiers jours nous faisons la corvée de bois.

Le 7 au matin, nous partons pour Tlatimen-Ksar situé dans un cirque en pleine montagne et à environ 45 kilomètres à l'ouest de Talsint. Vers midi, nous cassons la croûte à l'Aïn 1985. Le vent est froid et le ciel est gris de neige. A 1 heure, nous repartons ; c'est la tempête de neige qui commence et nous avançons assez difficilement, la visibilité est nulle. Et les pauvres pieds nus dans les naïls. Pour arriver à destination il faut franchir une chaîne de montagne de 2.435 mètres d'altitude. Enfin nous arrivons à Tladiment, tout est couvert de neige et pour passer la nuit il ne va pas faire bon, car le vent souffle toujours et la neige tombe par rafales.

Le 8, nous sommes réveillés de bonne heure, nous n'avons guère dormi avec le froid et nous sommes tout engourdis.

Nous partons ensuite pour Mazzer à travers les montagnes et la neige. Le soleil fait son apparition et la journée va être meilleure. C'est une bonne tournée d'amateur que nous faisons, tous les ksour sont vides. Les gens ont fui vers la plaine avec leurs troupeaux. Nous avons le temps de visiter tous les jolis sites : grottes, sources, vallons boisés et les beaux points de vue sur Missour, Almis, Taoura, Outat-el-Hadj, La Moulouya. Pour arriver à Mazzer nous passons le Foum Taïmarth. C'est beau : cascades, jardins, marabouts et les pistes qui serpentent à flanc de coteaux. Mazzer, situé au pied de la montagne, est à environ 45 kilomètres de Talsint. Nous passons une bonne nuit, il ne fait pas froid, il n'y a pas de neige et nous sommes à l'abri de la montagne.

Le 9, nous partons à 5 heures pour rejoindre Talsint en passant par les ruines d'Alguelmous. Au petit jour, nous sommes sur la piste de Taoura. A 1 heures, nous arrivons à Talsint. Juste le temps de nous changer et de nous ravitailler, nous repartons le 10 pour Beni-Tadjit. La température est bonne, il fait même chaud, il est vrai aussi que nous marchons à 7 kilomètres à l'heure. L'adjudant part en permission de vingt jours pour le Maroc.

Le 11, retour pour Talsint, mais cette fois je fais la route à cheval ; je profite du cheval de l'adjudant.

Le 12, repos. Les 13 et 14, siroco, temps affreux : impossible de sortir. La neige commence à tomber. Les 15 et 16, nous avons la visite du général Giraud et de l'intendant. Le 17, travaux.

Le 18, sécurité au Kheneg pour le toubib qui se rend à Beni-Tadjit. Il y a des morts et beaucoup de malades atteints du typhus.

Le 22, bonne journée de sécurité au Kheneg pour les camions de ravitaillement. Jusqu'à la fin du mois travaux intérieurs. La grippe fait son apparition au poste des Sénégalais. Le sergent Cérez est revenu de l'hôpital. Nous attendons le retour de l'adjudant, d'un nouveau brigadier et du caporal Crétin.

Mars 1931. — Le mois de mars à son début n'est pas très chaud. Le 3, nous allons en sécurité aux Khenegs des Aït Saïd, pour le retour du docteur et l'arrivée d'un ingénieur des recherches de la Société minière.

Le 4, corvée de bois. Le 5, nous accompagnons l'ingénieur au djebel Taboralt. Nous visitons l'Aïn Amane, source d'eau chaude, lieu de pèlerinage pour les Arabes.

Le 6, corvée de bois. Le 7, exercice, séance de tir. L'après-midi, c'est la tempête : vent, poussière. Le 8, promenade avec le sergent Souk, Ysyquel et le chef François, nous visitons Ghezzouane, Talsint Zaouïa, le poste de Tagoumit, l'Aïn Amane. Nous rentrons à Talsint contents e tsatisfaits de notre bonne promenade.

Le 9, nous travaillons à la fabrication des briques pour les constructions intérieures du poste, car les goums c'est comme la Légion : tous les travaux sont bons. Le 10, sécurité aux Khenegs pour l'arrivée des camions de ravitaillement Le soir, après le rassemblement, les goumiers et les tirailleurs sénégalais échangent de mauvaises plaisanteries qui auraient tourné au tragique sans l'intervention énergique des cadres, les goumiers étant armés et munis de cartouches, les Sénégalais armés de coupe-coupe.

Le 11, sécurité aux Khenegs pour le retour des camions. L'après-midi c'est encore le siroco ou djal. Le soir, apéritif offert par le chef François en l'honneur de son inscription au tableau d'avancement pour le grade d'adjudant.

Le 12, repos. Travaux de propreté. A midi, apéritf ; c'est la Mi-Carême. Je profite du repos pour fabriquer ma cantine. Jusqu'au 18, c'est l'instruction et les travaux intérieurs ; instruction des jeunes recrues et mitrailleurs. Le 18, arrivée des camions de ravitaillement et d'un nouveau brigadier Dormois venant de la Coloniale. Le 20, préparatifs de départ, distributions de vivres, cartouches, pansements.

Le 21, départ pour Beni-Tadjit, à 6 heures. La route est faite dans de bonnes conditions. A 11 heures, nous sommes à Beni-Tadjit. Nous sommes bien reçus par le groupe franc du 3e R.T.M. qui doit partir avec nous le lendemain, le 22, en direction Beni Bassia. Je marche en avant-garde avec ma section. J'arrive à Beni Bassia sans fatigue. Je suis heureux et en bonne santé. C'est l'anniversaire de mes vingt-huit ans.

Le 23, nous prenons la direction de Bou-Denib. Nous nous arrêtons à Bou-Djerad, point d'eau. Le 24, c'est la marche effrénée sur Bou-Denib, Mais il y a 48 kilomètres à faire pour arriver au but. Je suis en tête avec ma section et ça marche bien, pas de trainards. Le soleil est chaud et il n'y a pas d'eau. Enfin nous arrivons vers 1 heure de l'après-midi.

Le 25, repos et distribution de vivres. Nous en profitons pour visiter la ville et surtout pour bien manger au restaurant. J'achète des naïls. Bou-Denib étant le point le plus important du Sud, il y a du mouvement. Point de départ, de ravitaillement, concentration de troupe, mais la vie est chère.

Le 26, le commandant du cercle veut nous voir manœuvrer en faisant l'étape de Tazzouguert. Tout va bien et nous arrivons à Tazzouguert de bonne heure. L'après-midi nous visitons le poste qui est le plus joli que j'ai vu jusq'à maintenant. Perché sur un rocher à 100 mètres de hauteur sur le bord de l'oued Atchana et inaccessible du côté de l'oued, le rocher étant taillé à pic. De l'autre côté, flanqué de trois superbes bordjs, dominant au nord le ksar de Tazzouguert et sa jolie palmeraie, et au sud l'immense plaine de Bou-Denib et la piste de Ksar-es-Souk. Tenu par un sergent-chef breton et seize tirailleurs sénégalais qui n'ont pas le droit de sortir du poste.

Le 27, nous partons pour Atchana, en suivant l'oued et la piste. Le pays est joli : c'est la culture, les palmiers, les figuiers qui encadrent de ces hautes montagnes sauvages et désertes donnent l'aspect le plus curieux.

Le 28, nous partons à 5 heures pour rejoindre Beni Tadjit. Je connais déjà le pays : 45 kilomètres sans goutte d'eau et la marche est dure car il n'y a pas de piste : que des rochers. Arrivés à Beni-Tadjit nous apprenons le retour de notre adjudant-chef et comme toujours nous mangeons au groupe franc.

Le 29, nous partons pour Talsint, le courage ne nous manque pas car nous sommes contents de rentrer pour nous changer de linge. Notre adjudant-chef nous accueille comme il faut. Le 30, repos. Nous avons fait une bonne tournée pleine d'intérêt, sans fatigue. Le 31, tir et paiement de la solde et distribution. Voilà encore un mois de passé

(A suivre).

Isidore LELONG.

Dans le Haut Draa, juifs et chrétiens d'autrefois

Annexes aux chapitres précédents

(Voir « Bulletin » n° 101, page 73 — N° 102, page 25)

Annexe I

QUELQUES TRADITIONS LOCALES

Vieilles histoires des tribus

J'ai passé beaucoup d'heures merveilleuses dans les « douira » (patio), où, le soir, autour des feux de campement, à boire d'innombrables verres de thé en écoutant raconter toutes les vieilles histoires des tribus. Mais je me suis rendu compte qu'il ne fallait pas prendre trop au sérieux les soi-disant anciennes traditions, qui ne cessaient de s'enjoliver et de se transformer en absorbant de nouveaux apports venus d'un peu partout.

Le souvenir des Almoravides

Voici un exemple :

Au cours d'une soirée dans un campement de la fraction des Mrabtine de la tribu des Aarib, j'entendis raconter que les ancêtres de ces Mrabtine étaient les grands « Mrabtine », les Almoravides de l'histoire, et l'on cita devant moi Youssef ben Tachfin, et l'on me dit que les tombeaux des grands ancêtres se trouvaient dans le Zbar, une zone d'épandage des crues du Draa en aval du Mhammid. Je revins enthousiasmé, émerveillé de cette mémoire populaire qui conserve pendant des siècles le souvenir des grandes heures des tribus. Mais, plus tard, je dus déchanter lorsque le savant Sidi el Madani el Kerzazi, rétablit pour moi la vérité.

Les Mrabtin des Aarib sont des descendants des membres d'une petite zaouïa qui était située au lieu dit N'tilia dans le Zbar, autour du tombeau d'un petit marabout appelé Sidi Ameur. Cette zaouïa fut détruite, sans doute au XVIII[e] siècle, par un ghezzou de Torkoz (qui, à cette époque ne s'étaient pas encore intégrés aux Tekna et nomadisaient dans la haute Seguiat el Hamra). Une partie des Mrabtine s'enfuit dans la région de Marrakech où ils sont encore et l'autre partie s'intégra aux Aarib.

Et je finis par découvrir que la fameuse histoire des Almoravides et de Youssef ben Tachfin provenait tout simplement de conversations avec un de mes prédécesseurs qui avait fait le rapprochement entre noms : Mrabtine et Almoravides. Et ce rapprochement flatteur avait été intégré dans le folklore de la tribu. Je dois ajouter, pour être tout à fait juste, que, toujours selon Sidi el Madani el Kerzazi, le souvenir des Almoravides n'est pas tout à fait oublié. Un « mejbed », c'est-à-dire un itinéraire classique, allant de la haute Seguiat el Hamra à l'oued Noun s'appelle le Lemtouni (qui est le nom de la tribu d'origine des Almoravides). Et, d'autre part, les débris des tribus Sanhaja ayant souvent constitué des « tribus zaouïa », il n'est pas impossible que nos Mrabtin des Aarib soient de lointains cousins des Almoravides.

Ne nous emballons pas !

Cet exemple montre combien il faut être prudent quand on veut procéder à la cueillette des traditions. Très peu résistent à une critique sérieuse. Il faut recouper, trier, élaguer, se méfier tout particulièrement des histoires des petits lettrés qui se régalent à transporter sur le plan local des histoires qu'ils ont lues et qui se sont déroulées dans des lieux très différents à des époques très diffé-

rentes. Alors, au milieu d'un amas de fioritures on finit parfois par isoler un thème qui a quelques chances d'être le reflet d'un fait réel.

Un extraordinaire brassage de populations et de traditions

Une autre difficulté provient de l'extraordinaire complexité ethnique des Draoua. Comme je l'ai noté, en soulignant la rareté du fait au Maroc, les Draoua ne sont pas groupés dans des tribus. Ce ne sont pas les descendants de quelques ancêtres éponymes. Ce sont les habitants de tel ou tel village. Il y a chez eux des esclaves noirs, des Haratin, des Zenêtes, des Sanhaja, des Arabes, des Berbères arabisés et même des Arabes berbérisés, des personnages religieux, des Chorfa, sans parler des descendants des mercenaires chrétiens ou des juifs convertis à l'islam, le tout mélangé, malaxé dans un creuset territorial. C'est pourquoi quand on entend raconter une belle histoire du passé il faut essayer de savoir s'il s'agit d'une tradition locale ou d'une tradition étrangère qui se perpétue dans un clan récemment intégré. Quand on a à faire à des Aarib nomades, qui ont fait leur apparition dans le Draa il y a trois siècles au plus, il est inutile d'attendre d'eux des traditions locales très anciennes. Même chez les sédentaires ou semi-nomades, si l'on peut recueillir beaucoup de traditions intéressantes sur des périodes assez récentes, pour les événements plus anciens, il reste très peu de choses lorsque l'on a élagué tout ce qui est suspect.

Traditions orales de la communauté juive

Il faut réserver une place spéciale aux juifs du Draa. L'essentiel de leurs traditions est consigné par écrit, et fera l'objet de l'annexe II. J'ai retenu cependant quelques traditions non écrites qui m'ont été rapportées par le hazan Yakoub, l'intendant de la synagogue de Beni Sbih dans le Ktaoua. C'était un personnage étonnant : 1,85 m, 100 kilos. Sous un foulard bleu et blanc une figure que Michel-Ange aurait voulue comme modèle pour son Moïse, encadrée de deux longues cadenettes poivre et sel, et surtout une immense barbe tressée lui faisait, suspendue au menton, une curieuse natte qui lui arrivait jusqu'à hauteur du nombril. Il savait toutes sortes d'histoires et prenait grand plaisir à les raconter, s'interrompant parfois pour extraire d'une des nombreuses poches de ses vastes robes noires un flacon de « mahia », l'eau de vie de dattes, dont il s'offrait une large goulée.

Tidri, premier établissement juif

L'ancienneté de l'implantation des juifs dans le Draa est admise par tous. Mais mon pittoresque hazan Yakoub n'a rapporté quelques traditions plus précises qui ne semblent pas avoir figuré dans les vieux écrits.

Le lieu de la plus ancienne implantation des juifs aurait été, au Foum Tidri, une ancienne ville nommée Tidri. On dit que les tumuli qui se trouvent non loin de là auraient été leurs tombes, mais nous ne retiendrons pas cette tradition suspecte. On peut retenir que les juifs vénèrent à Tidri le tombeau d'un saint homme qu'ils nomment Issac Akkouim qui passe parfois pour être le fondateur de Tidri. (Les musulmans le vénèrent aussi un peu sous le nom de Sidi Moussa, mais il vaut mieux ne pas trop en parler, car il semble y avoir plus de sorcellerie que de sainteté là-dessous). De Tidri les juifs seraient remontés vers l'amont. Ce sont eux qui auraient fondé les ksour de Beni Sbih et de Beni Hayoun, dont les noms seraient d'origine juive.

Juifs de rite « carraïte »

Les juifs du Draa observaient des rites religieux différents en certains points de ceux des juifs du nord du Maroc.

D'après une vieille tradition des juifs de Fès rapportée par Is. D. Abbou **(Musulmans andalous et judéo-espagnols)** il aurait existé autrefois au Sahara(?) des tribus juives indépendantes émigrées de Judée depuis la destruction du temple et suivant le rite « carraïte » (les carraïtes n'observent que les prescriptions contenues dans la Bible, et rejettent ls ordonnances post-bibliques).

Il est très vraisemblable que cette tradition se rapporte aux juifs du Draa, et convient à leur isolement géographique et historique. Mais je n'ai pas poussé mes investigations plus loin, car dans le domaine religieux la plus grande discrétion est de rigueur.

Oliviers et palmiers dans le Draa

Moulay Aomar, nakib des chorfa de Kset Hamouad Tahar m'a dit que le Draa avait connu sept cycles au cours desquels il avait été planté alternativement de palmiers et d'oliviers.

Sans prendre cette tradition au pied de la lettre on peut penser qu'elle reflète le souvenir d'une époque où le palmier n'avait pas encore été introduit, et où le Draa était couvert d'oliviers.

Souvenir d'une très ancienne communauté chrétienne

Une tradition admise par tous veut qu'il y eut autrefois des chrétiens dans le Draa. Tous ces chrétiens sont connus sous le nom de Borteguiz (Portugais) ! On leur attribue toutes les ruines anciennes. Nous savons que jamais les Portugais n'ont occupé le Draa ! Personne n'a encore pû élucider ce mystère. On sait qu'il y avait dans le Draa depuis les Saâdiens dans les troupes du Maghzen des chrétiens, soit mercenaires restés chrétiens, soit anciens esclaves qui avaient payé leur affranchissement par leur conversion à l'islam (les'Aalj), comme le fameux pacha Djouder. Dans la palmeraie du Mhammid un ksar en ruines s'appelle Ksar el Aalej, et fut vraisemblablement une de leurs garnisons. Certains ont fait souche dans le Draa comme les « Iferkhan » qui se sont intégrés aux Aït Isfoul. Mais ce n'est pas de ces chrétiens qu'il s'agit. Les Borteguiz des légendes se situent dans des époques bien plus reculées. Entre bien d'autres, on leur attribue même des « pierres levées » qui se trouvent dans le Zbar, ce qui nous ferait des Portugais néolithiques.

Je pense qu'on peut considérer ces traditions, qui paraissent parfois incohérentes, comme le reflet du souvenir de l'existence dans le Draa d'une très ancienne communauté chrétienne.

Une ancienne langue autochtone ?

Quelques Haratin parleraient encore (renseignement de 1946) une langue très ancienne qu'ils utiliseraient entre eux comme langage secret. On appelle cet idiome la « Takourit ». Il ne ressemblerait ni à l'arabe ni au berbère.

Je cite ce curieux renseignement, car il n'est pas impossible qu'un très ancien langage autochtone se soit maintenu peut-être dans des sectes secrètes. Je serais porté à penser qu'il s'agirait plutôt de quelque dialecte soudanais importé par des esclaves ou des caravaniers. J'avais noté à l'Oued Noun que l'on classait les nègres en deux catégories : les « Kouor » et les « Senadra ». La Takourit serait la langue des Kouor ?

Mais des faits analogues ont été signalés dans d'autres oasis, en particulier à Tabelbala et dans le Touat. Enfin il faut rapprocher cette information du fait que j'ai signalé plus haut que la langue haoussa était bien connue dans les oasis du Sud algérien au XIX^{e} siècle ! Cela ouvre des perspectives !...

Annexe II

UN DOCUMENT JUIF

Plusieurs auteurs ont cité en référence des manuscrits hébraïques racontant l'histoire du Draa. Malheureusement aucun de ces manuscrits n'a jamais pu être présenté. Ils ont sans doute existé, mais ils ont disparu.

On s'est référé aussi à un livre en hébreu publié à Jérusalem en 1911 par le rabbin Jacob Moïse Tolédano.

Mon vieil ami Marcel Reine en possède un exemplaire. Malgré toutes nos recherches nous n'avons pas réussi à en dénicher d'autre. Aussi avons-nous jugé

prudent de le faire photocopier en microfilm dont un exemplaire se trouve au dépôt des Archives d'outre-mer à Aix-en-Provence.

C'est une compilation de divers documents, reproduits sans doute in extenso car certaines parties seraient en hébreu classique, d'autres en judéo-araméen.

Lorsque j'étais dans le Ktaoua, j'avais entrepris de me le faire lire par mes amis les rabins de Beni Sbih, Yakoub Benamou et Simon Dayan. J'en extrait quelques passages qui intéressent notre sujet :

Rabbin Jacob Moïse Tolédano de Tibériade : *La lumière du Maghreb*

Histoire des Israélites du Maroc, imprimerie A. M. Lunos, Jérusalem, 1911

Chapitre I. — *L'établissement des juifs au Maroc.* — (...) La date de leur arrivée (des juifs) au Maroc est incertaine.

On a trouvé chez un juif, dans la ville de Ghat (1), une thora complète en hébreu datant du roi Salomon. Celui-ci avait envoyé les juifs à la recherche des pays producteurs d'or. C'est à cette époque que les juifs ont pénétré au Maroc.

Une autre preuve de l'ancienneté de la venue des juifs au Maroc, c'est que David et son général Johab ont, après les avoir battus, poursuivi les Berbères de Palestine jusqu'au Sahara. (...)

Chapitre II. — *Etablissement (au Maroc) d'un gouvernement arabe.* — (...)
(...)

(*L'auteur raconte les luttes de Moulay Idriss contre les juifs dans le Maroc du nord et il termine son chapitre*).
(...)

Il (Moulay Idriss) occupa tout l'intérieur du Maroc. C'est alors qu'il apprit qu'existait un grand pays appelé « Oued Derrha » où les juifs étaient organisés et jouissaient d'une grande puissance. Sur ces renseignements il s'abstint de pousser jusque là.

Chapitre III. — *Idriss ben Idriss - Création de Fès.*

(*L'auteur continue l'histoire des juifs du nord du Maroc jusqu'aux environs de l'an* 1000, *et il ajoute*) :

Mais pendant cette époque troublée, les juifs, habitant l'Oued Derrha, proche du Sahara étaient restés à l'écart de ces désordres. Ils avaient un gouvernement bien établi et une armée puissante qui tinrent les autres peuples en respect. En l'an 4760 (1000), les juifs du Draa avaient pour chef Youssef. Les Nosrim (2) ne reconnaissaient pas l'autorité de Youssef. Quelque temps plus tard, celui-ci étant mort, son frère Yacoub et son fils Samuel Ben Youssef lui succédèrent. Ils furent d'avis de conclure un arrangement avec les Nosrim afin de ne pas provoquer d'incidents.

Ils partagèrent l'Oued en deux parties : les Nosrim prirent la moitié du côté de l'Est (3) et les juifs prirent l'Oued Ezitoun (+) (4). L'ensemble s'appelait l'Oued Draa (+). Mais cet arrangement dura peu car les Nosrim attaquèrent les juifs de Rbat El Hajar, leur tuèrent dix hommes et voulaient massacrer les autres. Mais ceux-se réfugièrent à Tagmadurt (+). Avant que les Nosrim aient rassemblé leur armée pour les poursuivre, le roi Yacoub et Samuel furent alertés. Ayant rassemblé leurs forces ils tuèrent aux Nosrim 16.000 hommes.

Sur ces entrefaites, Branès, le chef des Nosrim, gouverneur de Zeta (+), la ville des montagnes, qui était la capitale des Nosrim, mourut. Désemparés par cette mort les Nosrim se replèrent sur Segelmessa (+). Yacoub et Samuel les y poursuivirent et en tuèrent encore 8.000. On raconte qu'après cette défaite des Nosrim s'enfuirent jusqu'à Agmat (+). Mais Yacoub et Samuel les pourchassèrent encore et en tuèrent 4.000.

Les juifs revinrent alors à l'Oued Derrha et étendirent leur autorité sur l'ensemble du pays qu'ils avaient partagé avec les Nosrim.

---

(1) Ghat : oasis sur la route de Tripoli au Tchad.
(2) Nosrim : désigne les chrétiens. N'a pas le même sens que Roumiin.
(3) Cherg : désigne l'Est mais aussi le Sud. On pourrait traduire par Sud-Est.
(4) (+) : signifie que le mot est imprimé en caractères latins au milieu du texte en hébreu.

Ils firent de Tamagrout (+) leur capitale. Cependant les Nosrim qui restaient se rassemblèrent et s'installèrent au lieu dit « Les Deux Montagnes » pour attaquer les juifs. Mais avant qu'ils aient eu le temps de se préparer, Yacoub et Samuel les attaquèrent à Zeta. Ils cernèrent la ville pendant sept mois, s'en emparèrent et la démolirent.

C'est après l'écrasement des Nosrim que El Harib (+) (les nomades) commencèrent à arriver à l'Oued Derrha par petites fractions qui se placèrent sous l'autorité des juifs.

Annexe III

AMUSONS-NOUS

SUPERHYPOTHESE POUR PUBLIC TRES AVERTI

Les Kem-Kem

Dans l'hypothèse précédente tous les lecteurs avertis n'ont jamais manqué de relever un point un peu faible : il s'agit des Kem-Kem.

J'ai dit que le Draa était isolé du Tafilalet par le massif des Kem-Kem.

Un œil regarde le Draa, l'autre le Tafilalet

Or, la zone des Kem-Kem à demi-montagneuse, à demi-désertique est difficile mais n'est pas une barrière infranchissable. Et du Tafilalet, de Sigilmassa-Rissani, par Erfoud, Bou-Denib, Bou-Anane, Aïn Chaïr, Figuig, Aïn Sefra on aboutit à Tlemcen.

Les Kem-Kem sont actuellement le domaine de nomades, mi-chameliers, mi-moutonniers, des Aït Atta, qui ont un œil qui regarde le Draa et l'autre qui regarde le Tafilalet. D'où sortent-ils, ceux-là ?

Les Sanhaja

Les Aït Atta sont des Sanhaja, non pas les Sanhaja au litham, les autres ceux auxquels fait allusion Ibn Khaldoun lorsqu'il dit que les Sanhaja au litham n'avaient pas adopté le christianisme contrairement aux autres.

Les cousins Aureba

D'après ce même Ibn Khaldoun, les Sanhaja sont des descendants de Bernès, donc des cousins des Aureba, ces Aureba chrétiens qui, avec leur chef Kouila, ont forcé l'admiration des historiens arabes en défendant le christianisme d'Afrique du Nord contre les musulmans, mais dont les historiens chrétiens n'avaient jamais entendu parler. Justement, d'après la légende rapportée par Tolédano, le chef des chrétiens du Draa s'appelait Bernès ! Il était peut-être de la famille ?

Reprenons :

Avant le chameau ?

Nous avons vu arriver dans le Draa le chameau portant le Zénête. Et avant le chameau ?

Avant les Zénêtes il y avait déjà d'autres Berbères. Mais ceux-ci ne descendaient pas de Madghis el Abter, ils descendaient de Bernès. D'où venaient-ils ? Venaient-ils de Palestine, chassés par l'épée dans les reins par Josué fils de Noun ? Ou du Yémen, amenés par Ifricos fils de Caïs fils de Saïfi - Peu importe. Ils venaient de l'Est. Mais, comme ils n'avaient pas de chameaux, ils ne pouvaient pas s'aventurer dans les zones trop désertiques, et ils poussaient vers le Nord quand la nature où les hommes n'étaient pas trop hostiles. S'alliant avec des populations déjà fixées qui les avaient précédés, ils ont peuplé peu à peu l'Afrique du Nord. Carthage d'abord, Rome ensuite, ont travaillé à les fixer solidement dans les zones qu'elles contrôlaient. Ce mouvement lent et continu de migration

n'a pas cessé. Mais les nouveaux migrants se sont heurtés au limès romain, bien tenu jusqu'au III[e] siècle, et ils n'ont pu le franchir.

Entre le limès et le désert

Cette zone comprise enre le limès au nord et le désert au sud a été leur domaine. Il n'est pas impossible que quelques fractions, passant par les hauts plateaux du Sud oranais et le Tafilalet aient poussé leurs moutons jusqu'aux Kem-Kem, là où sont nos Aït Atta. Quelle était leur religion ?

Dans les villes de l'Afrique romaine il y avait des colonies juives comme dans tout l'Empire. Probablement, dès le début, quelques germes de judéo-christianisme s'y sont développés, mais très rapidement, et malgré quelques réticences, c'est l'Eglise gréco-latine de Rome qui s'est imposée. A la fin du "[e] siècle l'Eglise chrétienne de l'Afrique du Nord romaine n'avait plus d'attache avec le judaïsme.

On savait, dans cette Eglise, qu'il y avait quelques chrétiens hors du limès, vers le pays des Gétules (nous dirions des Guezoula, qui sont des Sanhaja). Mais il n'y a aucune trace de rattachement de ces chrétiens extra-limès à l'Eglise de Carthage. Tout semble montrer que celle-ci se cantonait strictement à l'Afrique romaine. Chrétiens ou non, les Romains ignoraient ce qui était hors du limès.

Judaïsme et judéo-christianisme

Pour les migrants moutonniers dont le flux s'écoulait entre le limès et le désert, il n'est pas absurde de penser que le phénomène de judaïsation, entraînant le judéo-christianisme, que nous avons trouvé chez les chameliers, venant de Cyrénaïque et d'Egypte, s'est produit de la même façon chez eux. Pour notre Draa, en somme, il n'y a qu'une légère variante au scénario : au lieu d'arriver sur le chameau zénête, le judaïsme et le judéo-christianisme arrivent derrière le mouton sanhaja. Et si on conjugue les deux variantes le résultat est attrayant, d'autant plus qu'on peut corser le tableau en imaginant des luttes entre moutonniers sanhaja plutôt christianisés et chameliers zénêtes plutôt judaïsés, ou vice-versa, avec des fractions passant d'un camp dans l'autre, comme nous avons vu il n'y a pas longtemps les moutonniers Aït Atta (sanhaja) luttant contre les chameliers aarib (arabo-zénêtes) pour le protectorat du Draa, en imaginant, pour finir, les Sanhaja vaincus refoulés vers l'aval, créant la palmeraie du Mhammid, devenant les « Zenaga » dont la tradition dit qu'ils sont les plus anciens habitants du Mhammid.

Entre le désert et le limès ?

Mais c'est surtout pour l'histoire de l'ensemble de l'Afrique du Nord que la superhypothèse est dérangeante !

Nous sommes donc au début du IV[e] siècle. Hors du limès il y a des judéo-chrétiens. Le limès vient de craquer. Les troupes romaines se replient.

Donatistes et circoncelions judéo-chrétiens

Les « circoncelions » suivent pas à pas le repli des troupes, pillent, brûlent. Et certains de ces « circoncelions » sont des judéo-chrétiens.

C'est le moment où dans l'Eglise romaine d'Afrique se produit la séparation du donatisme. Au début les Donatistes, romanisés comme les chrétiens orthodoxes, luttent contre les « circoncelions ». Mais, rejetés par l'Eglise romaine et par le pouvoir civil romain, les Donatistes s'allient avec les « circoncelions ». C'est cette Eglise chrétienne, mélange de donatisme et de juréo-christianisme, qui va dominer l'Afrique du Nord jusqu'à l'arrivée de l'Islam.

Et les historiens arabes nous ont appris qu'à leur arrivée au Maghreb les musulmans y ont trouvé, hors du monde romain, un mélange de tribus berbères chrétiennes ou juives, et la limite entre les tribus chrétiennes et les tribus juives paraît sur certains points bien floue.

Quel jeu passionnant que la protohistoire !...

Une journée d'un officier des Affaires indigènes au Maroc

Jusqu'à l'âge de trente ans environ, j'ai eu une petite taille (que j'ai gardée) et une figure jeune (que j'ai perdue) Je suis sorti de Saint-Cyr en garnison à Compiègne où j'étais biffin (je le suis resté), et où notre chef de bataillon, qui me terrorisait, me disait, aux réunions d'officiers, jetant sur moi des yeux furieux et pointant un doigt menaçant : « Vous avez le faciès jeune... vous exagérez quand même... » Et moi qui n'y pouvais pas grand'chose, je rougissais et prenais un air désolé.

Peu d'année après, m'étant donné la peine d'apprendre un peu d'arabe parlé « nord d'af » auprès des Oulad Naïl du 6e Spahis algériens à Compiègne, je sortais du cours des Affaires indigènes (1936-1937), l'air pas encore vieux, avec le titre d'adjoint au bureau des Affaires indigènes de Goulimine, conformément aux bons conseils de mon très cher ami Lucasseau, qui en venait. J'étais là sous les ordres du capitaine Boyer de Latour qui ne devait pas non plus être âgé, mais qui se prétendait « le plus vieux des anciens capitaines de l'armée », — ce qui m'impressionnait beaucoup

Le capitaine de Latour reçut avec bonté et affabilité ce petit « boujadi », puis s'apercevant que je parlais un peu l'arabe et que je n'étais peut-être pas illettré, me demanda si je voulais être chef de poste dans le Sud. Bien entendu, c'était pour moi une joie et un honneur inespérés. J'acceptai et remerciai, et je suis devenu le lieutenant chef de poste d'Aouinet Torkoz.

Certes, ce n'était pas une capitale. Une petite maison de pierre, avec garage et écurie, pour le chef de poste, et des maisons en pisé pour le makhzen, cavaliers, méharistes et fantassins, le tout recruté dans des tribus choisies. Les cavaliers : Aït Tseghrouchen ; les méharistes : Reguibat, Aït Oussa, Aït Lahcen, etc.

Le capitaine de Latour s'était même donné la peine de me présenter à tout ce joli monde, vêtu de la tenue de mokhaznis, c'est-à-dire en civil, chacun selon l'usage de sa tribu, mais avec un burnous bleu (essentiel), fusil, cartouchières, et monté sur son cheval personnel.

Le capitaine de Latour leur dit gentiment que j'étais l'un de ses amis, et a priori un type convenable. Lui avait beaucoup fait campagne en Europe et au Maroc et portait déjà une longue croix de guerre pleine de palmes. Moi, j'avais au mieux les certificats d'ancien élève du lycée parisien de Janson-de-Sailly, de l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, et du cours des Affaires indigènes. Mais je tenais à cheval.

Quoiqu'il en soit, je saluai poliment, en retour, le chaouch et les mokhaznis (qui me semblaient être de très vieux guerriers) et je dis (dans « mon » arabe), à celui qui devait être mon ordonnance de cheval et mon palefrenier : « Je monterai à cheval demain à 6 h 30 ». « Nâam... à Si Lfisian, inch Allah ! ». Ce fut sa réponse. Cette expression signifiait non « peut-être », ou « par hasard », mais bien : « je prie Dieu de m'aider à accomplir tes désirs ». Puis je visitai ma maison, les communs et les quelques douze personnes de sexe et d'âges différents qui y étaient installées et qui m'accueillaient avec le sourire. Il y avait, autant que je me rappelle, l'ordonnance qui allait m'accompagner comme sahab pendant vingt-cinq ans, et finir « maoun aouel » dans mon goum, avec, naturellement, médaille militaire et longue croix de guerre. Lahcen ou Ali avait femme et enfant. Sa fille de trois ans, blanche de peau, blonde et rousse, berbère, avec son visage fin et ses taches de rousseur, n'aurait pas déparé une quelconque école maternelle entre Paris et Le Havre... Plus tard elle allait épouser mon autre ordonnance, Moulay Saïd ou Badda, un Tseghrouchni.

— « A table », me dit un gosse de cinq à dix ans, du plus beau noir. C'était là avec « bonjour et bonsoir » tout son vocabulaire français. Ce gamin était fils d'un ménage d'esclaves appartenant à un habitant du village d'Aouinet Torkoz. Son métier était de servir à boire à table, et, éventuellement de veiller à ce que la « guerba » (outre de peau), fixée en permanence à la selle de mon méhari, fut toujours bien pleine.

Qu'est-il devenu ? Peut-être un vieux lettré, avec barbe blanche sur sa peau toujours aussi noire ?

Ayant visité ma maison et les habitations mokhaznis, je fis ensuite connaissance de mon dromadaire (jmel) qui n'avait qu'un œil, mais bleu et qu'on appelaitt donc « El Azreg », (Le Bleu).

Quant au cheval, c'était un « anglo-arabe-barbe », gris clair, plutôt beau, entier naturellement. Il y avait très peu de hongres en Afrique du Nord, dans les régiments de spahis ou dans les maghzen ou goums. Parfois, un pur-sang anglais, appartenant à quelque jeune officier de cavalerie, qui l'avait amené avec lui. Mon prédécesseur à Aouinet - Torkoz avait fait construire une écurie de pierre, couverte de tuiles comme sa demeure, alors que le sous-officier du poste, le chaouch, le jaïd et tous les mokhaznis se contentaient de maisons de pisé, couvertes de tôles ondulées.

Pour me faire honneur, en ce premier jour (c'était, je me souviens, un dimanche), chaouch et mokhaznis étaient vêtus de blanc impeccable. Quant à moi, j'étais en kaki comme d'habitude. Ce n'est qu'ensuite que je m'habillais d'un « boubou » et d'un « seroual » blancs largement flottants au tour de moi, mais où je transpirais abondamment en ce mois de juin 1937.

Le lendemain matin, vers 6 heures, je montais, pour la première fois de ma vie à chameau, et, lorsqu'il se fut dressé sur ses jambes en plusieurs temps distincts, je m'y suis senti très haut : « bon trois mètres au-dessus du sol ».

J'allais très bientôt m'y habituer, ainsi qu'aux allures : l'amble, normal ou rapide — genre trot —, ou galop (très exceptionnellement), celui-ci analogue à celui du cheval, mais multiplié par deux ou trois, et obtenu grâce à des cris divers et à des coups de cravache largement distribués devant et derrière la selle (rahla). Avouerai-je que je me cramponnais au pommeau et que la première fois je fus assez surpris. Le chameau est, à mon avis, un animal assez inintelligent, mais doux et facile. Cependant en novembre, s'il est en rut, il blatère bruyamment et s'efforce de mordre. Bien prévenu, vous faites attention à vos vêtements qui flottent autour de vous et vous reculez de trois ou quatre mètres.... Normalement, au bout cinq minutes, le dromadaire retrouve un peu de calme et vous pouvez l'approcher : d'ailleurs deux hommes le tiennent près de la tête. Il a une sorte de licol en laine tressée.

Ce jour-là il fallut deux ou trois heures après, arrêter la promenade et faire « barraquer » le dromadaire. La recette est facile : dire « outch » et « otch » et frapper l'encolure avec la cravache de haut en bas, devant soi. Le résultat est immédiat. Balancement du méhari en trois ou quatre temps bien partagés. Ensuite, il faut descendre et lier un genou du dromadaire ce qui est assez facile... s'il le veut bien, et n'est pas en rut...

Une fois en selle, vous reprenez l'éternelle question des cavaliers « Qui c'est qui commande ? » A cheval, si vous êtes bien habitué aux « cabrades », « no problema », mais s'il hennit, et qu'il y ait du monde, vous ne passez pas inaperçu... Ici, à chameau, aucune importance. Personne ne va faire de remarque personnelle ou déplacée... Ensuite vous allez, en principe, où vous voulez et pouvez, passer quelques petits fossés ou murettes. En tout cas, c'est vous et les deux mokhaznis qui vous suivent que cela regarde. Sont-ils ici pour ramasser les miettes ? Personne ne leur a rien dit, mais ils connaissent leur métier : suivre leur lieutenant et la monture... Vous n'avez pas intérêt à prendre votre dromadaire pour un cheval, ni même pour un chien : votre morceau de sucre disparaîtrait dans la bave dont vous seriez inondé. Le cheval est bien moins inhabituel. Il est évidemment entier et tout va bien... Sauf s'il y a, par malchance, une jument en chaleur dans les environs. Mais, là, vous avez, au minimum, vos ordonnances ou palefrenier avec vous. Leur métier, c'est d'accompagner le « hakem », le fusil en bandoulière et la cartouchière autour de la taille (bien qu'il n'y ait personne sur qui tirer : peut-être une gazelle suicidaire, de temps en temps ?).

Les chevaux entiers se « flanquent une peignée » en famille. En dehors de l'écurie, aucune importance. Et au Sahara, il y a de la place. Même si un cheval se sauve au galop, il s'arrêtera dès qu'il se trouvera détendu et essouflé ! Il n'y aura plus qu'à aller le chercher, lui, bien peinard, en train de brouter, si par miracle il a plu et qu'il y ait quelques brins d'herbe...

En tout cas, il prend un air sage et presque repentant. Mais il ne manque pas de donner un coup de pied « en vache » à tout cheval à sa portée... Il n'y a plus qu'à remonter dessus et à repartir...

Le lendemain matin, 6 h 30, à chameau « El Azreg ». Rien d'autre à faire : il y a seulement des douars de tentes de nomades, aux environs du puits, où l'on va dire « bonjour », à 10 ou 15 kilomètres d'ici.

Là c'est la « fiesta » pendant que nous approchons : « Berrek, marhaba ou sahla... », et avant même d'avoir eu le temps de faire barraquer le dromadaire, vous voyez un mouton déjà égorgé, et les femmes occupées à rassembler des fagots pour le méchoui. Comme rien ne presse, vous aurez le temps, auparavant, de boire doucement trois verres de thé et d'essayer de comprendre un peu d'« arabe des Reguibat » : Ya el hakem, el hamdou lillau... marhaba ou sahla... » et vous dites : « Ash tekoumou ? (qui êtes-vous) entouma ? Ay houm Reguibat ? Legouacem ? Ouillal sahela ? Ana ferhan bihoum ! el hamdou lillah ».

On mange le délicieux méchoui ; et, après avoir roté poliment et marmonné, quelques hommes allument leur petite pipe d'argent et s'endorment à moitié. En tout cas, le temps n'existe plus !

Si vous avez des cigarettes qui traînent près de vous, vous êtes sûr de ne pas les revoir (tant mieux pour votre santé). Il y a, dans quelques douars de tentes, ou dans de rares fractions, deux ou trois dégourdis fumant la cigarette, peut-être dans anciens méharistes ou goumiers ?

J'ai essayé de suggérer quelle était la journée d'un jeune officier des Affaires indigènes du Maroc du Sud marocain.

J'appris plus tard qu'il y avait aussi — surtout — du travail de bureau et qu'il existait des goums mixtes marocains où ne servaient que des volontaires, — sous-officiers français et goumiers musulmans, dont les tombes mélangées émaillent les cimetières de Tunisie, de Corse, de l'Ile d'Elbe, de notre Midi méditerranéen, de nos Vosges, etc.

Mais tout cela est vieux et oublié, et une seule idée demeure : que les « ouled Koumia » prennent leur plume pour faire revivre leurs souvenirs.

Sans eux, les enfants et petits-enfants qui vont venir useront leurs dictionnaires en vain, pour essayer de deviner ce qu'était une France « non hexagonale » et pourquoi tant de gens de couleur, de langues, de religions et de mœurs différentes, ont eu une notion particulière de la France et des Français.

Guy de MAREUIL.

Mes deux années au service du 58e Goum

(SUITE ET FIN)

(Voir « Bulletin » n° 101, page 42 — N° 102, page 28)

21. août 1944. — Je suis blessé à la main gauche et au pied droit. Je suis fait prisonnier. Quelques heures après, je réussis à fausser compagnie au sous-officier allemand qui m'escortait.

22 août 1944. — Arrivé à l'hôpital d'Aubagne pour des soins, je me retrouve en présence du jeune officier allemand de la veille et du sous-officier qui avait reçu mission de me conduire vers leurs supérieurs.

23 août 1944. — Je suis évacué sur un bateau-hôpital américain.

Hospitalisé à Oran.

D'Oran j'ai été envoyé en convalescence à Rabat.

A la Maison du soldat tous les blessés sont très bien reçus. Un mois de convalescence. Je retrouve l'adjudant-chef Martin Emile, il est très content de me revoir. Avec l'adjudant-chef Bosch Fortuné ils avaient été, tous les deux,

grièvement blessés dans un accident de la route. J'avais été témoin de cet accident qui avait coûté la vie à un mokkadem, écrasé par un bidon d'essence. Le G.M.C. qui transportait une partie de la section s'étant retourné dans un virage. Il avait fallu beaucoup de diplomatie pour empêcher les goumiers de brutaliser le pauvre Sénégalais coupable de cette grave maladresse.

L'adjudant-chef Martin a été très gentil à mon égard. Je n'avais pas un centime, il m'avait bien dépanné.

A la Maison du soldat je suis très bien. Rabat est une très jolie ville. En 1938 en convalescence, à Salé, à la suite d'une intervention chirurgicale, mes sorties me conduisaient invariablement vers cette capitale du Maroc. Mes journées de convalescence commencent à me peser. Mes blessures ne me font plus souffrir. Je demande à rejoindre mon goum. Le major ne comprend pas ma décision. Il se rend compte que je m'ennuie et me remet un certificat et l'autorisation de rejoindre mon goum, sans terminer les trente jours. Je quitte le Maroc à destination d'Alger. Dans cette ville je dois patienter quelques jours. Enfin autorisation d'embarquement à destination d'Ajaccio, après plusieurs semaines passées dans cette ville. J'embarque à destination de Nice. Nouvelle attente. Le 3 décembre je rejoins le goum en Alsace.

Il fait froid, un triste temps qui annonce l'hiver. Nous voici de nouveau au contact avec les Allemands. Un char tire sur nous. Je suis de patrouille avec deux goumiers. C'est sinistre un bois quand vous sentez la mort roder autour de vous et que la nuit vous empêche de voir où vous allez.

Il fait froid de plus en plus, il neige ; nous nous abritons le mieux possible. La nuit du 9 au 10 décembre est pour moi un vrai calvaire. Malgré mes mouvements je suis frigorifié. Le jour arrive. Quel soulagement. J'enlève mes chaussures pour me frotter les pieds avec de la neige. Ils sont enflés. Je ne peux plus remettre mes chaussures. Me voici une nouvelle fois évacué. Hôpital de Lure. Hôpital de Dijon. Convalescence à Santenay-les-Bains et soins tout le mois de janvier. Courant février le major me fait savoir qu'il peut m'accorder une permission à passer en métropole. Je donne l'adresse de ma marraine de guerre.

Je correspondais avec cette personne depuis décembre 1939 et je n'avais jamais eu l'occasion de la connaître. Le 6 février 1944, je quitte Santenay à destination de Conches (Eure), via Paris. Le 7, j'obtiens l'autorisation d'embarquer à Paris. Une nuit entière passée dans le train pour un trajet inférieur à 200 km. Le 8, vers 7 heures, je débarque à Conches. Ma marraine est domiciliée à une dizaine de kilomètres de cette ville. Domaine de Lierru. Je loue une chambre. J'avais besoin de repos. Vers 10 heures je prends la décision de me rendre à Lierru. J'avais à peine parcouru quelques centaines de mètres que mon attention est attirée par deux cyclistes qui venaient dans ma direction. J'ai immédiatement reconnu ma marraine de guerre. Sa famille m'a très bien accueilli. J'ai passé deux semaines inoubliables. De retour à Santenay, je demande l'autorisaiton de rejoindre le goum, je sais qu'il est cantonné au Val d'Ajol. En stop je quitte Santenay. Au cours du trajet le véhicule sur lequel j'étais monté (un Dodge conduit par un Noir américain) glisse sur une plaque de verglas. Je fais un saut de deux ou trois mètres. Je tombe dans un champ en contre-bas de la route. Je me relève sans une égratignure. C'était un jour de dégel, la terre avait amorti la chute. J'ai rejoint l'unité fin février, début mars. Quelle joie ces retrouvailles. Nous quittons le Val d'Ajol pour l'Alsace. Nous voici sur les bords du Rhin, à Seltz. Le 25 mars 1945 je suis désigné pour effectuer une patrouille avec mon groupe. De l'autre rive du Rhin les Allemands nous mitraillent. Personne n'est touché Toujours la Baraka !

Le lendemain et surlendemain nous ne constatons plus aucun mouvement sur la rive opposée. Sans réfléchir un seul instant, je propose à mon chef de section de traverser le fleuve à la nage et de me rendre compte sur place des raisons de ce silence. Quelle chance, ma proposition est refusée. Par la suite, je me suis demandé si je n'étais pas devenu subitement fou. Traverser le Rhin un mois de mars, alors que la température ne devait pas dépasser les huit degrés, il fallait vraiment être inconscient.

Vers la fin du mois nous traversons le Rhin sur un pont provisoire. Nous voici de l'autre côté. Je crois réver. Nous ne rencontrons aucune résistance. Nous nous promenons et admirons le pays.

Des ennuis avec mon appareil excréleur m'oblige à me faire une nouvelle fois hospitaliser. Je subis une série de piqures. Mon état s'étant nettement amélioré, je quitte l'hôpital sans en attendre l'autorisation, bien entendu j'ai eu droit à un bon savon.

Voici le goum qui avance dans la Forêt-Noire. Magnifique forêt : des arbres splendides, un sous-bois d'une propreté incroyable. Nous avançons toujours. Nous sommes vers le lac Titisée. Je m'offre une promenade sur le lac, sur un petit canoé. Il n'aurait pas fallu chavirer, avec ma djellaba et tout le linge qui me couvrait, j'étais sûr de ne pas m'en sortir.

Le 15 avril, le goum est à proximité du barrage de Staubacken. Des armes automatiques nous souhaitent la bienvenue. Nos mortiers de 81 ripostent. La résistance ne dure que quelques heures. Nous continuons notre marche en avant. Je vis une merveilleuse aventure.

Quelle belle revanche pour moi qui avais vécu la drôle de guerre qui n'était pas drôle pour tout le monde.

Je pensais à la devise du 2e G.T.M. : « Rira bien qui rira le dernier ». J'étais vraiment joyeux. Que la bête humaine est pitoyable lorsqu'elle a peur. Les Allemands venaient se rendre avec armes et bagages.

Après le 15 avril, le goum n'a plus essuyé un coup de feu. Nous nous promenions l'arme à la bretelle.

Début mai, je suis désigné pour transférer du matériel de Seltz à Strasbourg Je quitte l'Allemagne à bord d'un G.M.C. avec des hommes de corvées.

Le 8 mai, au soir, je suis réveillé par des coups de feu. Fusils et armes automatiques. Une personne entre dans ma chambre et toute joyeuse m'annonce la fin des hostilités. Cette nouvelle ne me cause aucune joie. Il me semble avoir assisté à un beau film qui s'achève en queue de poisson. Je me sens frustré.

Ma mission terminée, je regagne la compagnie. Elle est au repos vers le lac de Konstanz. Je suis désigné, avec mon groupe, pour assurer la surveillance dans un petit village près de Lindau. Je fais la connaissance d'une Bordelaise mariée avec un deutsch. Elle est très gentille. Elle est mon interprète auprès des habitants du village.

Vers le mois de juin, je suis relevé. Nous prenons la direction de Lindenberg. La section est cantonnée dans un petit village, dont j'ai oublié le nom. Je suis adjoint au chef de section, un lieutenant ancien des Affaires indigènes.

Un jour un habitant du village vient nous informer qu'un goumier se rend souvent chez lui pour demander du beurre et des œufs pour l'officier. Nous sommes stupéfaits. Le lieutenant fait rassembler la section et demande au plaignant de lui désigner le coupable. Quelle correction, j'en étais malade.

Engagé pour la durée de la guerre, j'attends tous les jours mon renvoi dans mes foyers.

Le 1er août 1945, par ordre du groupe n° 46 du 16 août 1945, je suis nommé sergent-chef.

Le 2 octobre 1945, je suis mis en route à destination du C.I.A.M. de Rouffach aux fins de démobilisation.

Démobilisé et rayé des contrôles le 6 décembre 1945.

Ma belle aventure était terminée.

J'ai oublié de faire savoir que j'ai eu la chance d'être désigné pour participer au défilé du 14 juillet 1945 à Paris. Voyage de plusieurs jours en wagons à bestiaux. Mais quelle belle ambiance !

Le 20 octobre 1945, au domaine de Lierru, j'épouse ma marraine de guerre.

En quittant mes compagnons d'armes, je voulais tourner la page à mes six ans et sept mois de services militaires. Je voulais oublier la guerre et toutes ses misères. Hélas, j'étais marqué de façon indélébile. On ne peut pas oublier tous ces Marocains morts pour défendre notre patrie. Les ans ne peuvent rien me faire oublier. Au cours de mes nuits blanches. Je pense à tous ces braves qui ont arrosé le sol français de leur sang.

Je suis comme les anciens combattants de 1914-1918 qui racontent toujours les mêmes événements. Les jeunes disaient : « Le vieux radote. » Non, nous ne radotons pas. Nous sommes angoissés pour le restant de nos jours.

Oui, j'ai la baraka. Totaliser quatre citations, trois blessures, la médaille des évadés et des combattants volontaires en moins d'un an, c'était vraiment inespéré. Mon ange gardien s'est bien acquitté de sa mission.

Où êtes-vous mes braves compagnons, mes compagnons braves ? Je n'ai trouvé aucun de vos noms sur l'annuaire de la Koumia. Où es-tu Grandperret ? Et vous adjudant-chef Buisson Marcel, adjudant-chef Pairis Léon ? Et toi Santucci Jean, et Périgois Raoul ? Combien de noms, hélas, oubliés. Nous étions jeunes et à avoir foi en la victoire. Je pense souvent à vous tous. On ne peut pas oublier les magnifiques prouesses passées en votre compagnie.

L'ambiance goum ne pouvait exiter que chez les goums. Et pour terminer voici le dernier couplet du chant du 2e G.T.M. :

« On chantera, la chose est sûre,
Pendant cent ans et beaucoup plus.
Les aventures de ceux qui se sont tant battus
Goumier à la robe de bure,
Tu peux rentrer dans ta tribu. »

Pierre-François EZIO.

La bataille du Teghime avec les yeux d'un enfant de treize ans

Ernest Bonacoscia est âgé de treize ans lorsque, en ce mois de septembre 1943, l'Italie met bas les armes, ce qui va soulever d'allégresse l'île toute entière, prélude à sa libération. « A ce moment, nous explique-t-il, avec une pointe de timidité, car visiblement M. Ernest Bonacoscia n'aime pas jouer la « vedette », j'habitais Saint-Florent, mon village, et comme tous les enfants j'étais passionné par les événements qui secouaient le monde. Un peu avant la libération, Saint-Florent est occupé par les troupes de la Wehrmacht, et il est interdit de circuler d'un village à l'autre, alors que ma mère et ma sœur qui est malade sont à Barbaggio ».

Ici notre interlocuteur s'arrête, pour nous faire part que cette parenthèse explique la suite de son récit. « Comme nous étions inquiets à la maison avec mon père, je décide de me rendre tout de même à Barbaggio pendant que les Allemands en présence d'un enfant le laisseront passer. Hélas, au croisement de la route qui va vers le Cap-Corse, un poste allemand veille, et les sentinelles ne veulent rien entendre. On m'oblige à rebrousser chemin et pour me faire peur j'ai même droit à une rafale de mitrailleuse. Ce qui ne va pas me décourager, bien au contraire. C'est alors que je décide de joindre Barbaggio, en faisant un détour par Farinole. Je n'ignore pas que la marine est minée, mais il s'agit de mines antichar qui, grâce au vent, ont leurs « capuchons » qui émergent du sable, ce qui m'encourage à poursuivre mon chemin. J'arrive ainsi au but et je suis soulagé de constater que ma mère et ma sœur ne manquent de rien, ce qui me permet de retourner rassuré à Saint-Florent. »

Mais durant ce temps les choses ont évolué, les Italiens ont capitulé, et les Allemands de plus en plus durs, d'autant plus que l'on entend dire que les troupes françaises ne seraient pas loin.

« Ainsi à Saint-Florent, où tous les hommes valides ont pris le maquis, j'assiste un jour à l'arrivée sur la place principale d'une jeep, la première que je voyais, et les occupants, des Français, demandaient si quelqu'un pouvait les conduire sur les hauteurs du Pigno, je me porte immédiatement volontaire, bien que je sois pieds nus, le commandant (il s'agissait du commandant Edon, tué plus tard comme colonel en Indochine) me regarde et me dit : « Mais tu es un

gosse ». « Qu'à cela ne tienne : je connais tous les chemins et je pourrais vous conduire où vous le désirez ». Et sur ces paroles voilà notre gamin de treize ans qui part avec les goumiers vers Casta, où est installé le P.C. du colonel Boyer de Latour, commandant les tabors marocains.

Le maire s'offre en otage

Ici nouvelle parenthèse, afin de conter une anecdote, qui se situe quelques jours auparavant, au moment où les Italiens vont faire prisonnier un groupe d'Allemands. « Alors que nous jouions à hauteur de la villa Mattei, juste un peu avant le petit col, à l'entrée de Saint-Florent, nous apercevons une colonne de laquelle s'échappe un soldat allemand. Celui-ci va se cacher dans les algues et durant la nuit il se ravitaille dans la villa, jusqu'au jour où il est libéré par ses compatriotes revenus en force dans le village. Mais, durant la journée, de sa cachette, il avait le loisir de nous épier ainsi que les résistants, qui s'empressaient de ramener toutes les armes abandonnées par les Italiens de l'autre côté du pont en fer qui avait été détruit. Ce qui fait qu'à peine libéré, le soldat allemand fait le récit à ses supérieurs de tout ce qu'il avait vu. Un officier demande alors au maire de l'époque, qui je crois était M. Chiarelli, de réunir toutes les armes sur les places du village. J'ai alors assisté à une scène qui fut pour moi très émouvante. Le maire ceint de son écharpe disant aux occupants : « Ici il n'y a pas d'armes et si vous voulez des otages — car je dois préciser que l'officier allemand avait déclaré que si dans une heure son ordre n'avait pas été exécuté, il fusillerait des otages — vous n'avez qu'à me prendre car je suis le seul responsable ».

« Devant le refus, l'Allemand se retire et, alors qu'il se trouvait sur la plage, il fut grièvement blessé par l'explosion d'une mine allemande. Soigné par une femme de Saint-Florent, l'officier ne mit plus sa menace à exécution ».

C'est à ce moment que se situe une autre anecdote avant la bataille de Teghime, qui marqua le plus le jeune Bonacosci.

« Alors que je jouais sur le port abandonné, un Allemand se présente, coupe les amarres d'une barque et l'amène au large. Alors qu'il s'adonnait à la pêche à l'explosif, il me chargeait de plonger pour ramener le poisson qui à cette époque foisonnait dans les eaux du golfe. A un moment donné, constatant que son chronomètre qui avait probablement pris de l'eau ne fonctionnait plus, il le secoue et le jette à la mer. Stupéfait, j'en fais autant et je plonge au risque de m'étouffer, afin de retrouver la montre qui pour moi représentait un véritable trésor. J'y parvins, et remonte sur l'embarcation. Je la remue tellement qu'elle se remet à fonctionner. Voyant cela, l'Allemand me la reprend et la pose tout tranquillement à son poignet. Je crois pouvoir affirmer que rien ne me fit plus mal. Lorsque j'y pense encore aujourd'hui, j'en éprouve toujours, de la peine ».

« La véritable bataille s'est déroulée non pas au col, mais dans la Serra-di-Pigno. Après avoir rejoint le P.C. de Casta avec le commandant Edon, on me demande si je savais lire une carte. Vous pouvez juger de ma réponse ! Néanmoins nous nous mettons en route avec l'ensemble du 1er Tabor marocain où il y avait, si mes souvenirs sont exacts, de nombreux compatriotes, ou des continentaux qui depuis se sont d'ailleurs fixés en Corse où certains se sont mariés.

« Je pense précisément au regretté commandant Bartoli qui fut chef d'état-major à Bastia, bien après la guerre, au capitaine Agostini de Saint-André-de-Cotonne ; à l'actuel maire de Calvi, Xavier Colonna ; à Vescovali, à Thomas, actuellement retiré à l'Ile-Rousse, tout comme Berthelot, au commandant Hubert, décédé récemment et surtout celui qui fut mon parrain ou mon père spirituel aux goums, l'adjudant-chef Stephen également disparu depuis.

« Ainsi par les chemins que j'avais parcourus pour me rendre quelques jours auparavant à Barbaggio auprès de ma mère, nous faisons route avec les goumiers, ce qui nous permet d'atteindre sans coup férir le col de San Léonardo, après être passé par Farinole. »

Un autre jeune de Calvi

« Sur la ligne de feu, la plupart de ceux qui nous ont accompagné rejoignent leurs villages, au moment où se déclenche la bataille. Depuis j'en ai vu pas mal, mais je puis vous assurer qu'à ce moment le spectacle était hallucinant pour un

enfant de treize ans quelque peu inconscient. Il est vrai, car je dois vous dire que j'avais beaucoup plus peur de mon père, qui devait me chercher, que des obus qui tombaient à proximité. A la nuit tombante le capitaine de Mareuil m'avait prêté sa djellaba avec les trois galons, ce qui fait que je n'étais pas peu fier, bien qu'elle me tomba aux pieds. C'est d'ailleurs à ce moment que se situe la rencontre avec cet autre jeune compatriote, qui était des environs de Calvi. Il était un peu plus âgé que moi, quinze ans environ. Nous avons passé la nuit dans un « pagliaghiu », et le lendemain, étant malade, il disparut avec un convoi de blessés qui descendait sur Barbaggio. Depuis personne ne l'a revu. On aimerait bien avoir de ses nouvelles d'ailleurs. Si un jour nous nous retrouvons, il ne peut pas ne pas se rappeler d'un détail.

Je ne suis pas le seul à désirer le revoir. Hélas, je devais aussi voir tomber le sous-lieutenant Legoux et le sergent-chef Ponthonier. »

Cette période de la libération de la Corse se situe entre le 30 septembre et le 4 octobre 1943, date de libération de Bastia.

« Aussi un peu avant le rush sur Bastia, alors que le col de Téghime était tombé, j'arrive à mon tour à cet endroit, et surprise je découvre au pied d'un canon le corps de l'adjudant allemand, qui m'avait repris la montre lors de la partie de pêche, à Saint-Florent. Quelques escarmouches ont encore lieu un peu en contre-bas du col, où une section, je crois que c'était celle de M. Xavier Colonna, essaie d'intercepter les derniers éléments ennemis qui se replient vers la ville. »

Là s'achève le magnifique récit de M. Ernest Bonacorscia, qui dès la fin des combats a rejoint Saint-Florent.

Le plus jeune décoré de la croix de guerre de France

Quelques jours après, les goumiers s'étant retirés en Balagne, il sera décoré de la croix de guerre avec étoile de bronze, citation à l'appui, par le général Giraud au cours d'une prise d'armes qui s'est déroulé à l'Ile-Rousse.

Mais l'aventure ne fait que commencer pour Ernest, comme on l'appelle désormais. Son choix ira aux « Commandos d'Afrique », corps dans lequel il s'engage, et avec qui il participera à toutes les opérations où cette unité a été engagée. Il n'avait pas l'âge requis, mais cela est une autre histoire. En tout cas ses états de service sont éloquents, « aux commandos, tient-il à rappeler j'ai connu Alexandre Sanguinetti », et puis ce fut la guerre sur tous les fronts où l'armée française eut à combattre jusqu'à la guerre de Corée. Paras, bataillon de choc, tirailleurs furent les unités dans lesquelles il passa quelque vingt-cinq ans de service, qui d'ailleurs furent homologués à l'âge de quarante ans, avec le maximum de campagnes et d'annuités. Ce que l'on comprend aisément. Lorsqu'à la fin de notre entretien, nous avons démandé à notre compatriote, ce qui l'avait le plus marqué durant cette période hors de la normale, il nous a répondu sans hésitation : « La meilleure se situe en 1966 lorsque étant en poste à Bastia, le général Alain de Boissieu me demanda de faire un exposé aux Saint-Cyriens de la promotion « Corse-Provence » de passage en Corse. Exposé qui eut pour cadre le plateau où se déroula la bataille de Téghine. Je fis à cette occasion un récit, non pas éclairé des connaissances techniques que j'avais pu acquérir durant ma carrière militaire, mais le récit que j'avais vu alors avec mes yeux d'enfant. Ce qui fut d'ailleurs fort apprécié, si je dois en juger par les applaudissements qui en ponctuèrent la fin.

« Le plus mauvais souvenir, en revanche, reste celui concernant l'histoire de la montre, j'en ai encore le cœur ulcéré aujourd'hui quand j'en parle. »

A la fin de cette fresque encore vivante, nous tenons à remercier M. Ernest Bonacorscia, de l'entretien qu'il nous a accordé, car nous le répétons, ce ne fut pas sans mal que le héros de cette belle histoire consentit à nous en faire le récit. Il n'aime visiblement pas la publicité, ce qui est tout à son honneur, mais il fallait que telles pages soient connues des jeunes et même des moins jeunes.

Propos recueillis par Paul LUCIANI.

(Extraits de **Nice-Matin** des 7 et 8 novembre 1980.)

Coin des poètes

Pour l'amour d'une gitane

Poème ayant obtenu la médaille de bronze à l'Académie des « Jeux floraux » de Toulouse, le 3 mai 1985.

Quand j'ai connu cette gitane
J'ai cru qu'en mon cœur le mistral
Le simoun et la tramontane
Se livraient un assaut brutal.
Ce fut vraiment le coup de foudre,
Son premier contact m'affola,
Je ne pus jamais me résoudre
A dire à mes sens : halte-là !...

Elle avait pour moi tous les charmes
De l'Espagne, du flamenco,
Pour elle j'aurais pris les armes,
Au diable j'aurais dit : « Banco !... »
S'offrant comme une courtisane
Son corps était long, mince et blanc,
Comme celui d'une sultane
Son doux arôme était troublant.

J'ai passé plus de temps près d'elle
Qu'avec Juliette Roméo,
Mais la beauté qui m'ensorcelle
N'est jamais... gratis pro Deo...
Et j'aurais dû plus tôt comprendre
Malgré ses appas embaumés
Que tout amour finit en cendre
Dans des souvenirs embrunés.

J'endurais un tourment extrême
Quand il fallut l'abandonner,
On souffre toujours quand on aime,
Le combat fut passionné,
Ses baisers fous brûlaient mes lèvres,
Laissaient leurs traces sur mon col,
Marquaient mes gilets de leurs fièvres,
Son absence me rendait fol..

Bien que souvent on les excuse
Tous ces ébats coûtent fort cher
Et le réveil, quand on abuse,
En général est fort amer...
Que Dieu vous garde d'un tel philtre,
Il faudrait en payer le prix,
Cette gitane, on l'a compris,
Se nomme... la Gitane-filtre.

Henri DUPUCH.

BIBLIOGRAPHIE

Notre époque vue par Michel COANET et Claude PAILLAT

LE PRECEDENT 1940

Diffusé par D.P.F., 1986, 206 pages.

Nous reproduisons ci-après un article très remarquable publié dans la « Revue familiale et scolaire », sur un ouvrage de Michel Coanet, intitulé « Le Précédent 1940 », diffusé par D.P.F., 1986, 206 pages.

Officier d'artillerie pendant les deux dernières guerres, Michel Coanet, dans **Le Précédent 1940** vise à présenter la genèse et les enseignements de la défaite pour prouver la similitude des situations avec l'époque actuelle. Et, si les conclusions qu'en tire l'auteur, en particulier sur l'éducation, peuvent être discutables, si l'analyse des responsabilités civiles et militaires et la comparaison des doctrines stratégiques de 1918 à 1945 présentent un intérêt certain, la grande valeur de ce livre tient surtout à la présentation des combats de 1940 vus aux plus hauts échelons. Nous retiendrons ces trois idées sans prétendre épuiser la richesse du livre.

Prétendre que la cause fondamentale de la défaite de 1940 soit un problème d'éducation des chefs militaires trop instruits de théorie et « ... dans l'incapacité... à maîtriser l'action vivante » est une théorie qui peut se défendre. Il n'en demeure pas moins que d'autres chefs militaires ayant reçu la même éducation ont participé à la campagne victorieuse de 1945 ou aux guerres d'Indochine et d'Algérie qui n'ont pas été que désastre militaires, loin s'en faut. Oublier par ailleurs que l'arme atomique tactique n'est pas, dans la conception française, une arme de terrain, mais une arme politique revient à vouloir donner aux militaires une responsabilité qu'ils n'ont pas. Nous y reviendrons, sans cependant rentrer dans ce débat plus avant.

Plus intéressantes, par contre, sont l'analyse des responsabilités du désastre et la comparaison des doctrines en présence. En effet l'armée française, bien que fille de Foch, de Pétain et de Weygand, s'est tournée vers une doctrine défensive. Dans le même temps l'armée allemande, en dépit du traité de Versailles, inventait l'offensive-éclair. L'une a prévalu sur l'autre, pourquoi ? M. Coanet nous l'explique clairement tout en remettant en cause bien des idées reçues. Préfaçant l'ouvrage, le général Coppel écrit : « Il est erroné d'affirmer que nous n'avions pas assez de chars, pas assez d'avions... Il est inexact que les « politiques » n'avaient pas voté des crédits suffisants. Il est faux que les Français ont refusé de se battre... ». Nous touchons là le point le plus intéressant du livre.

En effet, en deux chapitres excellents « L'irréalité des chances perdues » l'auteur nous donne une leçon d'histoire et dissèque les fautes du général Gamelin, chef stratégique de l'armée française. Ainsi, il nous explique pourquoi le 13 mai 1940 les Allemands perçaient sur la Meuse face à la 55e D.I., alors que le 15, avec les mêmes moyens ils étaient bloqués sur la Dyle par la 15e D.I.R. du général Juin. C'est que la première s'était vu assigner un secteur de 15 kilomètres alors que la seconde en défendait un de 5 kilomètres, comme le voulait le règlement d'emploi de la division. La responsabilité du haut commandement est grande, en particulier celle du général Gamelin. Car celui-ci a négligé les quatre dernières chances qui s'offraient à lui :

— 1° La tranquillité de notre mobilisation générale et de notre déploiement aurait dû lui permettre de boucher les trous dans son dispositif. L'exemple ci-dessus suffit à montrer qu'il ne l'a pas fait.

— 2° La Campagne de Pologne aurait dû permettre d'adapter notre stratégie à celle de l'armée allemande. Ce qu'il a refusé catégoriquement bien qu'il ait eu sept mois pour le faire.

— 3° Le 10 janvier 1940, suite à un accident d'avion, nous possédions les plans d'offensive allemands. Et rien n'a été prévu pour au moins être en mesure d'y réagir s'ils s'avéraient exacts.

— 4° Le 10 mai nos quatre divisions cuirassées étaient concentrées en Champagne, prêtes à remplir une mission de combat de blindés où elles auraient fait merveille. Hélas le commandement les dispersait dans la nuit du 13 au 14, les rendant inutiles et les conduisant à la mort.

Enfin, l'auteur cite le chiffre, peut-être exagéré, de 125.000 morts entre le 10 mai et l'armistice. Si l'on rapproche ce chiffre des 30.000 morts mensuels de la guerre de 1914 ou même des 70.000 des mois terribles de Verdun, qui osera dire que les Français ne se sont pas battus.

Livre d'histoire passionnant, analyse fine et précise des responsabilités et des doctrines, peut-on cependant conclure à la similitude des années 1939-1986. Ce n'est pas certain, surtout à cause de la doctrine d'emploi de l'armement nucléaire. Par contre ce qui est sûr, c'est qu'en 1986 comme en 1939, l'armée dépend du pouvoir politique et en particulier le choix des chefs. Peut-on alors dire que nos chefs militaires sont des Gamelin qui s'ignorent? Ce serait pousser le raisonnement un peu loin et être sans doute injuste.

G.L.

Le général LECOMTE nous communique ce qui suit concernant M. Claude PAILLAT

M. Claude Paillat avait révélé son talent comme jeune journaliste en publiant aux Presses de la Cité, en 1954-1960 :

— **Les dossiers secrets de l'Algérie.**

— **Les dossiers secrets de l'Indochine.**

Dans la suite, il affirma sa maîtrise en publiant, chez Robert Laffont, de nombreux livres d'histoire, puisant sa documentation à des sources souvent inédites : et d'abord les événements capitaux qui se succédèrent en Algérie de 1940 à 1944.

Vingt ans qui déchirèrent la France.

L'Echiquier d'Alger :

— Tome 1 : **Juin 1940 - novembre 1942, avantage à Vichy.**

— Tome 2 : **Novembre 1942 - août 1944, de Gaulle joue et gagne.**

Ensuite, il publia chez Robert Laffont, en 1969 et 1972, deux volumes ayant pour titres :

La décolonisation sanglante :

— Tome 1 : **Le Guêpier (1945-1953).**

— Tome 2 : **La Liquidation (1954-1962).**

Il s'est lancé ensuite dans une œuvre considérable étayée par des archives publiques et privées. Le titre de cette série de volumes publiée de 1979 à 1985 est : **Dossiers secrets de la France contemporaine :**

— Tome 1 : **1919 - Les illusions de la gloire.**

— Tome 2 : **La victoire perdue 1920-1929.**

— Tome 3 : **La guerre à l'horizon 1930-1938.**

— Tome 4 : **Le désastre de 1940. — La répétition générale.**

— Tome 4 bis : **La guerre immobile avril 1930 - 10 mai 1940.**

— Tome 5 : **La guerre éclair 10 mai 1940 - 24 mai 1940.**

Ce dernier tome écrit en collaboration avec notre camarade Boulnois qui fut à un moment de sa carrière au service des Affaires indigènes du Maroc. C'est un germanisant distingué qui a eu accès aux archives du service historique de l'armée allemande, si bien que cette « Guerre-Eclair » décrit parfaitement les deux faces des opérations. Intérêt exceptionnel.

Maintenant le tandem Paillat-Boutron prépare la suite en utilisant les archives britanniques, américaines et allemandes ainsi que celles de notre Marine nationale.

Gérard LECOMTE.

Charles de FOUCAULD

ESQUISSES SAHARIENNES

Jean Maisonneuve

Trois carnets inédits, datant de 1885, comprenant 131 croquis à la mine de plomb d'une « excursion de trois à quatre mois », faites par Charles de Foucauld dans le Sahara algérien et la Tunisie, viennent d'être publiés par Jean Maisonneuve et annotés par Marc Franconie, membre de la Société de géographie.

Ces esquisses qu'éclairent une carte, relevé de cet itinéraire saharien, ne voient le jour que cent ans après, alors que de Foucauld, en compagnie du rabbin Mardochée vient d'achever sa « Reconnaissance au Maroc » — le Maroc alors interdit — une exploration de 3.200 kilomètres. Le futur ermite les avait offertes à son ami, l'explorateur Henri Duveyrier mort en 1892. Deux ans auparavant, il lui écrivait : « .... C'est bien peu de choses, un de ces riens qu'on se donne entre frères, gardez ce rien en souvenir de moi... ».

Les croquis stylisés, aux traits légers mais fermes, plus militaires qu'artistiques de l'ancien officier montrent l'essentiel des vues d'« un Sahara à jamais révolu ». Journal de route précis et précieux, il témoigne des intentions de l'explorateur de rechercher « le meilleur point de départ pour une traversée du Sahara », comme le pensait René Bazin, son premier biographe.

On peut feuilleter sans émotion des dessins aussi modestes et discrets de sites et d'horizons alors secrets qui nous entraînent des Hauts Plateaux et de Tiaret par le Mzab, El Goléa, citadelle des Berbères zénètes où, le premier, Duveyrier avait pénétré, Ouargla, le Souf, El-Oued, les chotts tunisiens, Nefta, Tozeur, Gafsa jusqu'aux ruines de Kasserine avant de s'embarquer à Gabès pour la France.

Retour aux sources délicat par son graphisme, ce qui le rend plus attachant, d'un homme épris de solitude, le conduisant au mysticisme, au dépouillement dans le travail et l'étude de ce Hoggar qui le passionnait avant le martyre qui clôt son humble périple terrestre.

Pierre GRENAUD.

Jean SAULAY

LE GLAOUI

Le 31 janvier 1956, s'éteignait, à l'âge de soixante-dix-huit ans, El Hadj Thami El Glaoui, pacha de Marrakech. De la scène marocaine, à cette époque agitée, disparaissait un personnage de premier plan, qui « ne saurait laisser indifférent ».

Dans des pages empreintes de ferveur, le colonel Jean Saulay, l'un des meilleurs connaisseurs du Maroc d'hier, fait revivre ce grand Berbère au cœur fidèle, ami de la France, pour laquelle l'un de ses fils, El Mehdi El Glaoui, tomba à nos côtés, à Cassino.

Personnage de légende, né pour une autre époque, celle du loyalisme intransigeant, celui qui a laissé dans l'histoire le nom de « Le Glaoui »avait bien mérité de la France. Pacha de Marrakech sous le règne de quatre sultans, de 1908 à

1956, s'il a pu apparaître à certains « le représentant attardé d'une féodalité anachronique », il n'en a pas moins contribué, par son action intelligente, à l'unification du Maroc.

Son biographe rappelle sa participation à la déroute de El Hiba, « le sultan bleu », en septembre 1912 et, à la fin de la Première Guerre mondiale, son action afin de refouler la dissidence au-delà des vallés du Dadès et du Todra, puis, en 1932, avec le général Catroux, son concours pour ramener la paix dans la vallée du Draa.

De ce grand artisan de la pacification du Maroc, le maréchal juin a pu écrire qu'« il se considérait comme une sorte de connétable du royaume dont le patriotisme — ou, pour mieux dire, le nationalisme — ne saurait être mis en doute, et lui donnait le droit de faire entendre ses conseils ».

Des conseils qui ne seront pas entendus en haut lieu mais que ce patriote se devait de donner, au cours d'une séance orageuse avec le sultan Mohammed V, discorde que le temps, comme tout ce qui touche à la politique, s'est chargé d'effacer.

« Trente ans ont passé... Le temps d'une génération. Les passions sont maintenant apaisées », écrit justement notre ami Jean Saulay qui a fait œuvre utile en évoquant un passé chargé de gloire et d'amitié, une étude nécessaire afin que les jeunes générations n'oublient pas ce que le Maghreb doit à la France.

Penchons-nous sur cet ultime témoignage de gratitude auquel Le Glaoui avait droit et où nos amis marocains d'hier trouveront l'assurance du Maroc fraternel d'aujourd'hui.

Pierre GRENAUD.

Tom CLANCY

OCTOBRE ROUGE

Albin Michel, 1986, 484 pages

La réalité dépasse la fiction, dit-on, communément. Il arrive aussi que la fiction anticipe sur la réalité et qu'elle en pressent les réactions. Dans un monde où il ne faut plus s'étonner de rien, l'aventure du sous-marin lance-missiles, **Octobre Rouge,** le plus sophistiqué de la flotte soviétique, est passionnante et relève d'une dissidence politique plus plausible que jamais.

Le capitaine de vaisseau Ramius, l'un des plus brillants sous-mariniers de la marine russe, fils d'un important personnage du Parti, a décidé de passer à l'Ouest avec ses officiers complices et après avoir assassiné le commissaire politique à bord. La mort de sa femme à la suite de l'intervention d'un chirurgien incapable et ivre et sans doute un mobile mais la provocation est patente puisque, avant son départ, il laisse aux autorités de Moscou une lettre annonçant sa décision.

Les capacités de son sous-marin nucléaire lui permettent de lancer ce défi au monde naval de son pays. Ce magnifique bâtiment de trente mille tonnes, d'une valeur de un milliard de dollars, équipé de vingt-six tubes avec plus de deux cents ogives thermonucléaires, est doté d'une propulsion silencieuse qui lui assure de n'être pas détecté et d'échapper à ses poursuivants.

Car toute la flotte soviétique aussitôt alertée a pris en chasse le sous-marin traître avec ordre de le détruire. De leur côté, les Américains, grâce à l'un de leurs meilleurs opérateurs sonar, ont repéré la « grosse bête » et l'ont identifiée. Prévenue de cette tentative de passage à l'Ouest, la flotte américaine, aidée de quelques unités anglaises, va s'interposer entre les poursuivants et **Octobre Rouge** qui feinte, se cache, mystifie les uns et les autres.

Une traque longue de dix-huit jours commence pour l'équipage soviétique entre ses amis d'hier et ceux, qui ne le sont pas encore, de demain. Accidents, incidents se multiplient orchestrés par Ryan, agent de la C.I.A. déguisé en officier de marine, les commandants américains des sous-marins **Dallas** et **Pogy** qui parti-

cipent à l'action et, du côté russe, par **Ramius** et ses adjoints. Dans la coulisse, agissent le président américain, les amiraux des deux nations, le Pentagone et Moscou, les grands acteurs qui règlent ce ballet nautique aux longues résonnances. Il y a, évidemment, des espions dans les deux camps, mais les défaillances mécaniques, vraies ou simulées, fuite du réacteur, l'emportent sur l'idéologie.

Après avoir sauvé les matelots soviétiques, les Américains, afin de donner le change, imaginent l'explosion d'un de leurs vieux sous-marins pour faire croire aux Russes que **Octobre Rouge** a sombré, tandis qu'il navigue lentement avec ses officiers aidés par des Américains en direction de leur côte.

La « grosse bête » russe n'est pas encore au bout de ses peines. Alors que la marine soviétique s'est repliée, trompée par le leurre de l'explosion du sous-marin camouflé, le véritable **Octobre Rouge** est soudain traqué par un dernier sous-marin russe qui le guettait. L'ultime combat sera celui que le capitaine Nemo de Jules Verne n'aurait pas imaginé. Après avoir lancé des missiles, le sous-marin russe se jette pour éperonner et détruire le bâtiment félon qui, en dépit d'une importante déchirure, pourra, en raison de l'épaisseur de sa coque, gagner un port américain où, pour les transfuges, leur aventure s'achève avec la liberté. Quant à l'assaillant, sa carrière se termine dans les profondeurs abyssales.

Tom Clancy a réussi, avec ce premier livre, une « marine » étonnante, une œuvre d'artiste, appuyée sur une technologie prélevée à bonne source. On s'y emmêle souvent mais son scénario fascinant y gagne en crédibilité. Puis, l'on n'a pas souvent l'occasion de se hasarder à cinq mille mètres sous un océan redoutable et complice avec des personnages qui montrent le visage impitoyable de la guerre moderne.

Pierre GRENAUD.

Jean-Edern HALLIER

L'EVANGILE DU FOU

Albin Michel, 1986, 439 pages

Mêler des personnages ayant appartenu à l'histoire et des héros romanesques nuit à la crédibilité d'une action où la valeur des premiers jure avec l'arbitraire des seconds.

Sur un fond d'ironie exaspérante, Jean-Edern Hallier a pris le père de Foucauld, l'ermite de Tamanrasset, comme couverture d'une œuvre romanesque où la mystification l'emporte sur le mysticisme. Pourquoi avoir tourné en dérision celui qui accompagnait Laperrine dans ses méharées et l'avoir mêlé à une histoire où la lubricité prévaut sur la vérité ? Parce que ce roman triste comme la chair et attristant traduit les obsessions sexuelles auxquelles se complaît l'auteur de **Fin de siècle** proche d'une fin de race.

L'Evangile du fou n'avait pas besoin de se parer du cœur surmonté d'une croix que portait Charles de Foucauld sur sa gandourah blanche, alors que l'action tourne autour d'un jeu érotique où se débattent l'écrivain et sa muse qui, bien parente de l'explorateur du Maroc, est plus éprise de sensualité que de spiritualité.

Jean-Edern Hallier ne cache pas son « aversion » pour sa mère dont la sainteté l'ennuyait, dit-il, et qui lui répétait : « Arrête-toi de te disperser, fais ton de Foucauld ». Morte, il la vénère et, afin d'honorer sa mémoire, il entreprend ce « devoir », curieuse dette de reconnaissance familiale.

Capitaine au 4e Chasseurs d'Afrique où servit le lieutenant de Foucauld, son père lui contait les exploits amoureux du futur ermite de l'Assekrem. Cela se passait sur la plage de la Marsa, près de Tunis, où Saint-Exupéry, qui venait voir ses parents, appelait le jeune Jean-Edern « le petit prince », une affabulation que l'écrivain-aviateur a dû heureusement transformer pour donner naissance à son véritable héros.

Regrettons que l'ancien petit prince, jadis avide d'histoires, et qui aurait pu inspirer Saint-Exupéry, se soit complu dans les frasques de jeunesse de Fou-

cauld, ami des nobles fêtards en compagnie desquels il « claqua » sa fortune et dont l'auteur étale exagérément les turpitudes.

A moins que ce ne soit par goût de la provocation, à l'image de de Foucauld qui, déclare péremptoirement Hallier, « toute sa vie, chercha à provoquer, c'est-à-dire à faire de l'épate-bourgeois spirituel ; et il y réussit admirablement en devenant le mythe même de nos familles » ? De là, à faire de « ce petit saint barbant » « notre don Quichotte français », il y a une cause difficile à défendre.

« Plus j'égotise de Foucauld — un barbarisme qui épouvanterait les lexicologues ! — plus j'en fais un autre, un nabab de quelques étés de débauche, qui passe tous ses examens de justesse... ».

Tel est le père de Foucauld dont se réclame Jean-Edern Hallier parce qu'il convient à son scénario et qu'il préfère le camarade du marquis de Morès, un noceur qui se racheta en Afrique par une mort plus glorieuse que sa vie, au compagnon d'études linguistiques, Motylinski, dans ce Hoggar qu'il aima jusqu'à son martyre.

Les épisodes de ce roman où la fiction ne cesse d'altérer la réalité sont exprimés dans un style où, à quelques trouvailles, se mêlent trop de jeux de mots ridicules plus proches d'un certain almanach populaire que de la vraie littérature dont se rit un auteur qui s'estime rejeté par la société et qui en rejette les tabous. Si peu évangélique, son **Evangile du fou** sera récusé par ceux qui ayant vécu au Sahara l'ont aimé et respectent les grandes figures qui y ont laissé leur empreinte et qu'un romancier n'a pas le droit de dénaturer grossièrement.

Pierre GRENAUD.

⁂

Jean-Edern Hallier, qui publie « L'Evangile du Fou » chez Albin Michel, l'a notamment dédié aux « mécènes » de sa « traversée du désert ». Parmi ces mécènes figure Jean-Baptiste Doumeng, le « milliardaire rouge ».

« Le Figaro ».

Jean-Marcel HUMBERT et Lionel DUMARCHE

MUSEOGUIDE

Les 133 musées de la Deuxième Guerre mondiale

Secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre

Il y a en France 133 musées sur les différents aspects de la Deuxième Guerre mondiale.

Aussi, le secrétaire d'Etat aux Anciens Combattants, qui apporte son aide aux collectivités territoriales et aux associations qui créent des musées afin de perpétuer le souvenir des deux guerres mondiales, de la Résistance et de la Déportation, a-t-il publié un « Muséoguide », ouvrage de plus d'une centaine de pages, indiquant les emplacements des principales collections qui peuvent aider les enseignants et leurs élèves, ainsi que les touristes dans leurs recherches. Ce livre est dû à Jean-Marcel Humbert, conservateur au Musée de l'Armée, et à Lionel Dumarche, documentaliste au Musée de l'Armée.

L'un de ces musées, celui de Besançon, axé sur la Résistance et la Déportation a, de son côté fait l'objet d'un film réalisé par Josyane Serror.

Pierre PREFOL

PRODIGE DE L'IRRIGATION AU MAROC

L'histoire du protectorat français au Maroc, aussi riche soit-elle en réalisations économiques et sociales de tous ordres, ne saurait se passer de ce fleuron hautement significatif que fut la mise en valeur d'une partie du Tadla par l'irrigation, au profit direct et pratiquement exclusif de la population autochtone. Il faut que le souvenir de cette grande œuvre soit conservé, préservé, par un témoignage authentique.

Le dernier contrôleur civil de Fquih ben Salah et dernier responsable français de la conduite de l'« Office de l'irrigation », relate sous forme de récit historique puis en mémorialiste, la réalisation des grands ouvrages de base et les premières actions sur le terrain dans un climat psychologique hostile, la naissance de l'organisme chargé de procéder à la mise en valeur de la steppe aride, ses programmes et leur développement, ses méthodes et ses problèmes, les succès et l'essor, puis les difficultés de 1956 dans les soubresauts de l'indépendance.

Ce récit émaillé d'anecdotes et de souvenirs personnels, riche d'aspects techniques et humains évoque, autour de la figure légendaire de son fondateur et chef suprême, les principaux responsables et les rouages de l'organisation qui, au cours des années 1950, connut la notoriété internationale à travers ses résultats particulièrement éloquents.

Revenu trente ans après son départ sur le théâtre des opérations, l'auteur est accueilli avec une touchante cordialité par ses familiers d'autrefois et par l'équipe marocaine qui poursuit la mise en valeur du Tadla. Il confie son émotion et son heureuse surprise devant la prodigieuse réussite obtenue par les Marocains dans la voie tracée par les pionniers français.

Ce livre portera à ses lecteurs, selon le cas, soit l'occasion d'un retour en arrière dans un cadre et une atmosphère inoubliables, soit des précisions sur une révolution économique et sociale entrevue ou connue par ouï-dire, soit enfin, la découverte tardive d'un exemple, parmi tant d'autres, de « colonialisme à l'envers ».

Un volume de format 14 x 22, de 272 pages et 16 pages d'illustrations, broché.

BON DE SOUSCRIPTION

Veuillez d'adresser ..... exemplaire(s) de **Prodige de l'irrigation au Maroc,** par Pierre Préfol, au prix, chez l'auteur, de 80 francs l'exemplaire, franco.

Prix définitif après la souscription : 96 francs ; soit ..... francs.

NOM : .....

Rue : .....

Ville : ..... Code postal : .....

Commande et chèque à l'ordre de : Pierre PREFOL - 21, rue de Civry, 75016 Paris.

AVIS DIVERS

APPEL DU PRESIDENT

Le général Feaugas, président de la Koumia, fait appel aux présidents de sections pour rechercher dans leurs circonscriptions les anciens goumiers présents en France (par exemple, habitant chez leurs fils travaillant dans la métropole), et les signaler au secrétariat général.

●

APPEL A LA SOUSCRIPTION DU TOME II DE « L'HISTOIRE DES GOUMS MAROCAINS »

Rédigé par le général Yves SALKIN, docteur en histoire, et le commandant MORINEAU, tous deux anciens commandants de goums, le tome II de :

L'HISTOIRE DES GOUMS MAROCAINS

retrace les opérations de la Deuxième Guerre mondiale et des campagnes d'Extrême-Orient et d'Afrique du Nord, auxquelles participèrent les tabors marocains.

La parution de ce tome est prévue pour le deuxième semestre de l'année 1987.

Le prix de souscription, **valable jusqu'au 1er avril 1987,** est de 300 francs (au lieu de 330 francs après cette date), frais d'envoi compris, et 350 francs pour les exemplaires numérotés.

Remplir ce bon et le renvoyer, avec votre chèque, à :

LA KOUMIA - 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

— — — — — — — — — — — — — — — — — — — —

BON DE SOUSCRIPTION « HISTOIRE DES GOUMS »

NOM : ..... Prénom : .....

N° ..... Rue .....

Code postal ..... Ville .....

Souscrit ..... exemplaires du tome II de **L'Histoire des Goums Marocains :**

..... exemplaire(s) normal(aux) ;

..... exemplaire(s) numéroté(s).

Ci-joint : .... chèque bancaire ; .... chèque postal (ne pas envoyer de mandat).

Date .....

Signature :

RECHERCHE DE PHOTOGRAPHIES DU MOUSSEM D'EL MERS - SEPTEMBRE 1955

Au cours de son voyage au Maroc, du 1er au 20 septembre 1986, le président de l'Association des descendants a été reçu avec beaucoup d'amitié et de générosité par le fils de feu Saïd ou Mohand, ancien caïd des Aït Seghrouchen, de Sidi Ali ou Yahia — commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

M. BELCAID Moulay Abdelmalek recherche des photographies de son mariage qui a eu lieu à El Mers en septembre 1955, au moment du Moussem, auquel le général Boyer de Latour a assisté.

De nombreux officiers et civils auraient pris des photographies de ce mariage. M. BELCAID n'en possède aucune et il serait très reconnaissant d'en recevoir des officiers qui étaient présents.

Tous ceux qui posséderaient des photos voudront bien s'adresser au président de l'Association des descendants, dont l'adresse est la suivante :

Georges BOYER de LATOUR,
Les « Touos du Puits-Neuf », route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

DEMANDE DE RENSEIGNEMENTS ET PHOTOS

● M. Félix REYNAUD, archiviste-paléographe, s'intéressant aux ex-votos déposés à Notre-Dame-de-la-Garde par des goumiers du 6e Tabor, nous écrit : « Je prends de nouveau contact avec vous pour essayer d'expliquer un autre ex-voto, un petit cadre contenant les décorations d'un sergent-chef Roger-Georges Albert, **Ourj** (1916-1975). Une mention manuscrite au dos précise qu'il a appartenu au 6e Goum marocain. Peut-être pourriez-vous me fournir l'adresse d'un ancien de ce goum qui me parlerait de ce militaire, peut-être même d'un membre de sa famille qui aurait offert cet ex-voto. »

Les renseignements demandés sont à communiquer à : M. Félix REYNAUD, Montserrat, 17, traverse de la Baudille, 13007 Marselille.

● Des photographies sont demandées pour insertion éventuelle dans le 2e tome de **L'Histoire des Goums marocains,** concernant les campagnes de Corse, de Sicile, de l'Ile d'Elbe, d'Allemagne, et les officiers suivants : général Hogard, général Massiet du Biest, général Parlange, colonel Pantalacci, lieutenant-colonel de Colbert, lieutenant-colonel d'Alès.

Les photographies seront retournées après exploitation.

Très urgent, le 2e tome devant être sous presse dans les meilleurs délais.

● André RATTAZ souhaite retrouver la trace du colonel THIOLIERE, ancien officier des Affaires indigènes, qui devait être à la région de Meknès en 1952.
Adresser les renseignements à la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 Paris.

● Jacques VITTOZ, de la « Rahla », qui prépare une thèse devant l'Institut agronomique de Montpellier sur le thème : « problèmes de développement en palmeraies dattières », cherche des renseignements complémentaires sur la population les prix, l'émigration, les revenus, bref l'économie des zones marocaines de palmeraies dattières, comme Agadir, Tissiout ou autre...

Ecrire à : Jacques VITTOZ, complexe horticole, B.P. 438, Agadir, Maroc.

INFORMATION SUR LE MUSEE DE L'ARMEE

Le Musée de l'Armée vient de mettre en place un service de vente, par correspondance, d'articles de prestige, offrant des conditions très avantageuses.

- Figurines rondes bosse de 54 mm, anciennes monarchies, Révolution, Premier Empire, Guerre 1914-1918 ;
- Figurines plat d'étain 30 mm : Guerre 1914-1918.
- Encyclopédie des uniformes et des armes et ouvrages divers sur la peinture militaire et les armements ;
- Collections illustrées du Musée de l'Armée en cinq tomes ;
- Muséoguide 1939-1945 ;
- Guide Lavauzelle ;
- Chalcographie et gravures, médaillons, cartes à jouer, etc.

Le catalogue est disponible, sur demande, auprès des services commerciaux du Musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides, 75007 Paris.

●

CONFERENCES A LA RAHLA

Les membres de la Koumia qui désirent assister aux très intéressantes conférences de la Rahla devront s'adresser directement à cet organisme : LA RAHLA, 4, rue Coëtlogon, 75006 Paris.

(Salle de réunion « Rhin et Danube », 20, rue Eugène-Flachat, 75017 Paris, 3e étage. — Métro : Péreire. — Participation aux frais : 10 francs).

●

UN MONUMENT COMMEMORATIF OUBLIE

Dans la « Cohorte » vient de paraître un intéressant article sur un monument oublié, celui de la bataille du Garigliano, dont nous reproduisons l'extrait suivant :

Avant de dissoudre le corps de montagne (4e D.M.M. et Goums), au repos à Capone, lequel devait réembarquer pour rejoindre la 1re Armée en France, le général Sevez demanda au génie divisionnaire de construire un monument commémoratif de la bataille du Garigliano.

C'est ainsi que fut hissée dans la montagne, à l'écart de tout chemin carrossable, par les sapeurs du 82e bataillon du Génie et fixée sur un rocher au pied du Petrella, à 600 mètres au nord-ouest de Spigno Sturnio, petit hameau situé à 6 kilomètres nord nord-ouest de Mintumo, une dalle de marbre de 2,50 x 1,50 m, pesant plus d'une tonne, et sur laquelle était gravée l'inscription :

« D'ici le 13 mai 1944
le Corps de Montagne Français
4e D.M.M. et Goums,
après avoir rompu la Résistance
allemande sur les bords du Garigliano
s'élança à travers les Monts Aurunci
réputés impraticables.
Ainsi commença une poursuite victorieuse
qui par Rome devait le conduire jusqu'aux
portes de Florence ».

Le monument fut inauguré en août 1944 par le général Sevez, en présence des drapeaux et des officiers des régiments qui avaient participé aux opérations.

Il serait souhaitable que les Français qui voyagent en Italie rendent visite à ce monument et s'y recueillent en souvenir de nos morts.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†), Colonel PICARDAT, Colonel LUCASSEAU (†)

MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS, Georges BOYER de LATOUR, Catherine COUSIN (née LUCASSEAU), François DELHUMEAU, Florence LECHAT (née de MAREUIL), Chantal L'HERITIER (née FEAUGAS), Francine de LIGNIERES (née PICARDAT), Hélène LE GUOGUIEC (née de LIGNIERES), Max de MAREUIL, Michel PASQUIER.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Georges BOYER de LATOUR	(16) 94-76-41-26
Vice-président	Robert COUDRY	(1) 43-26-70-98
Secrétaire générale	Antoinette-Marie GUIGNOT	(1) 42-60-29-98
Secrétaire générale adjointe	Jacqueline MAURER	(1) 45-06-69-36
Trésorier	Michel PASQUIER	(16) 47-50-94-49
Administrateurs	Jean BERTIAUX	(16) 86-62-20-95
	Jean-François CARRERE	(1) 60-08-01-40
	Hubert CHANOINE	(1) 45-78-82-94
	Cyril VILLERBU	S.P. 69 120 / A
	Jacques PASQUIER	(1) 42-53-72-91
	Simone LABATAILLE	(1) 45-04-47-29
	Florence ESPEISSE	

Cotisation annuelle pour l'année 1987 ..... 20 F

Abonnement au « bulletin de la Koumia » ..... 130 F

150 F

Chèque à libeller au nom de : ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA et à adresser à :

Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en trois tons :

- **fond sable et bordure verte ;**
- **fond blanc et bordure bleue ;**
- **fond blanc et bordure bordeaux.**

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 400 F plus 20 F de frais d'envoi en province.



Philippe POULIN

MASSEUR - KINESITHERAPEUTE
Diplômé d'Etat
Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-Rue
Tél. 46-26-19-49 92310 SEVRES

UNION SÉCURITÉ

13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie
75004 PARIS — Téléphone 48-87-30-22

M. GUILLETTE, Directeur

Chaussures — Bottes — Vêtements — Lunettes — Ceintures — Casques
Gants de protection — Civières — Boites à pansements

FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES

Directeur de la publication : Jean de ROQUETTE-BUISSON Dépôt légal : 4e trimestre 1986
Commission paritaire no 296 D 73 du 15-5-1972 Imprimerie CRESCENZO et Cie, Paris

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA

MEMBRES D'HONNEUR FONDATEURS

Colonel CARRERE (†), Colonel PICARDAT, Colonel LUCASSEAU (†)

MEMBRES FONDATEURS

Michel AUNIS, Georges BOYER de LATOUR, Catherine COUSIN (née LUCASSEAU), François DELHUMEAU, Florence LECHAT (née de MAREUIL), Chantal L'HERITIER (née FEAUGAS), Francine de LIGNIERES (née PICARDAT), Hélène LE GUOGUIEC (née de LIGNIERES), Max de MAREUIL, Michel PASQUIER.

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président	Georges BOYER de LATOUR	(16) 94-76-41-26
Vice-président	Robert COUDRY	(1) 43-26-70-96
Secrétaire générale	Antoinette-Marie GUIGNOT	(1) 42-60-29-98
Secrétaire générale adjointe	Jacqueline MAURER	(1) 45-06-69-36
Trésorier	Michel PASQUIER	(16) 47-50-94-49
Administrateurs	Jean BERTIAUX	(16) 86-62-20-95
	Jean-François CARRERE	(1) 60-08-01-40
	Hubert CHANOINE	(1) 45-78-82-94
	Cyril VILLERBU	S.P. 69 120 / A
	Jacques PASQUIER	(1) 42-53-72-91
	Simone LABATAILLE	(1) 45-04-47-29
	Florence ESPEISSE	

Cotisation annuelle pour l'année 1987 ..... 20 F

Abonnement au « bulletin de la Koumia » ..... 130 F

150 F

Chèque à libeller au nom de : ASSOCIATION DES DESCENDANTS DES MEMBRES DE LA KOUMIA et à adresser à :

Georges BOYER de LATOUR, président,
Les Touos du Puits-Neuf, route de Mons,
Callian, 83440 Fayence.

LE FOULARD DES A.I. ET DES GOUMS

Ce foulard, créé spécialement pour les épouses des anciens officiers et sous-officiers des A.I. et des Goums marocains, existe en trois tons :

- **fond sable et bordure verte ;**
- **fond blanc et bordure bleue ;**
- **fond blanc et bordure bordeaux.**

Il est en vente au secrétariat de la Koumia, pour 400 F plus 20 F de frais d'envoi en province.



Philippe POULIN

MASSEUR - KINESITHERAPEUTE
Diplômé d'Etat
Agréé par la Sécurité sociale

160, Grande-Rue
Tél. 46-26-19-49 92310 SEVRES

UNION SÉCURITÉ

13, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie
75004 PARIS — Téléphone 48-87-30-22

M. GUILLETTE, Directeur

Chaussures — Bottes — Vêtements — Lunettes — Ceintures — Casques
Gants de protection — Civières — Boites à pansements

FOURNISSEUR DE GRANDES INDUSTRIES

Directeur de la publication : Jean de ROQUETTE-BUISSON Dépôt légal : 4e trimestre 1986
Commission paritaire no 296 D 73 du 15-5-1972 Imprimerie CRESCENZO et Cie, Paris